



[www.initiation.fr](http://www.initiation.fr)

# L'Initiation

Revue de documentation ésotérique traditionnelle

Revue - Initiation - 20000 gwi - mai - juin - m-asthal - B E



Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques  
fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse





Création de Didier Nèmerlin (n° 147)

### L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie  
43, avenue Marceau  
92400 Courbevoie  
Téléphone & télécopie :  
(entre 9 h et 18 h)  
01 47 81 84 79  
yvesfred.boisset@papus.info

COP : 8 288 40 U PARIS

**Directeur :** Michel Léger

**Rédacteur en chef :**

Yves-Fred Boisset

**Rédacteurs en chef adjoints :**

Aude Ben-Moha

& Bruno Le Chaux

**Administrateur-honoraire :**

Jacqueline Encausse

**Administrateur :** Annie Boisset

**Rédacteurs adjoints :**

M.-F. Turpaud, Ch. Tourmier,

Marc Bariteau

**Conception graphique :**

Aude Ben-Moha



**L'Initiation** est également présente sur les sites web :  
[www.initiation.fr](http://www.initiation.fr) (site officiel)  
[www.yvesfred.com](http://www.yvesfred.com)  
[www.chez.com/crp](http://www.chez.com/crp)  
[www.france-spiritualites.com](http://www.france-spiritualites.com)

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

**L'Initiation** ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

## Sommaire du n° 2/2008

Éditorial, par Yves-Fred Boisset .....	82
Propos sur l'occultisme, par Bertrand de Maillard .....	84
Apollonius de Tyane, par Bertrand de Maillard .....	91
À propos de la franc-maçonnerie féminine, par Jean-Pierre Bayard .....	109
Jacques Cazotte, par Jean-Pierre Bayard .....	115
Le double ésotérisme de Saint-John Perse, par Laurent Fels .....	123
Didier Nèmerlin : l'héraldisme, introduction par Yves-Fred Boisset .....	147
Rencontre d'un maître héraldiste : Didier Nèmerlin par Jean-Marie Gillet .....	148
Les livres .....	151
Inventaire des revues disponibles et sommaires 2007 .....	157
Les disques, par Daniel Steinbach .....	158
Bulletin d'abonnement .....	160
Informations .....	III <sup>e</sup> de couverture



**L** Ce premier trimestre 2008 a été cruel. Deux amis de la revue, collaborateurs talentueux et fidèles, nous ont quittés et, soudain, nous nous sentons orphelins même si nous savons bien que la mort ici-bas n'est qu'un changement d'état, une sorte de nouvelle naissance et d'initiation suprême.

**Jean-Pierre Bayard** qui est décédé le 5 mars dernier était né le 7 février 1920. Docteur ès lettres, ingénieur, historien et écrivain, il a brillé dans tout ce qu'il a entrepris. Ami de Philippe Encausse, il a enrichi de ses connaissances et de ses savantes analyses de bien des numéros de la revue. Son esprit éclectique lui avait permis d'aborder de nombreux sujets qui, en apparence, n'ont aucun lien direct entre eux mais qui, tous, sont empreints de la philosophie spiritualiste.

Écrivain, il a publié un grand nombre d'ouvrages sur les sociétés traditionnelles et les ordres chevaleresques : *Les Francs-Juges de la Sainte-Vehme*, en 1971, *Le compagnonnage en France*, en 1977, *La spiritualité de la Rose+Croix*, en 1990, un *Guide des sociétés secrètes et des sectes*. Ces ouvrages, fruits de longues et patientes recherches, ont fait référence dans la littérature ésotérique et ont permis à de nombreux chercheurs de trouver des réponses aux questions qu'ils se posaient.

Toujours prêt à intervenir dans les grands débats de la société et, en particulier, ceux qui préoccupent les initiés, il avait, en 1975, publié dans la revue une mise au point sur le problème de la franc-maçonnerie féminine. Comme ce débat n'est pas clos et continue de soulever maintes polémiques, nous avons jugé intéressant de le republier dans le présent numéro ; c'est ainsi que nous lui rendons hommage. Enfin, n'oublions pas de rappeler que Jean-Pierre a tenu, pendant plusieurs années, notre rubrique des livres.

**Bertrand de Maillard** était né le 27 mai 1923 à Bourrou en Dordogne. Nous le savions malade depuis plusieurs années mais nous savions aussi son courage face à la maladie. Celle-ci a eu raison de lui le 11 mars dernier.

Un demi-siècle d'amitié ne s'efface pas aussi simplement. Et elle se poursuit au-delà de la séparation. Avec sa compagne, Denise, il s'était, à la retraite, retiré dans un domaine (au nom évocateur de « Thélème ») situé auprès d'un petit village du Lot-et-Garonne.

Franc-maçon de tradition et martiniste, homme de désir, ami de Philippe Encausse, de Robert Deparis et de Robert Ambelain (pour ne citer qu'eux, mais il y en eut bien d'autres) qui, tous, connaissaient ses grandes qualités et son dévouement au rayonnement de la pensée spiritualiste, il sut partager les connaissances acquises avec ses frères et sœurs, *in ordine*, et permettre à chacun de débattre sans que, jamais, il ne chercha à imposer ses idées. N'est-ce point à cela que l'on reconnaît un vrai maître ?

Chaque été, et quelle que soit la destination de nos vacances, nous tenions (mon épouse et moi-même) à faire un détour pour passer quelques jours avec eux ; nous étions toujours reçus avec beaucoup de simplicité et d'affection. Nous évoquions des souvenirs communs car nous avons fait ensemble un bon bout de chemin.

Bertrand avait donné de nombreux articles à la revue. Il était passionné par le catharisme dont il avait étudié l'histoire et la philosophie. Mais, aucun autre sujet ne lui était étranger comme en témoignent les deux articles de sa plume que nous publions dans le présent numéro.

Notre choix a été difficile car tous ses articles étaient d'une grande tenue et d'un non moins grand intérêt. Il fallut bien choisir et nous avons opté pour une mise au point sur l'occultisme et pour une évocation d'un philosophe initié, contemporain du Christ : Apollonius de Tyane. Nous vous en souhaitons une bonne lecture.

Que Denise, sa dévouée compagne, soit bien assurée que, dans l'épreuve qu'elle traverse, nous la serrons sur notre cœur et que nous partageons son chagrin.

\*

\*\*

Nos fidèles abonnés ont pu observer que notre dernier numéro (le 1 de 2008) leur est parvenu avec quelque retard. Il faut savoir que nous sommes tributaires de contraintes indépendantes de notre volonté, que tous les acteurs de la revue sont des bénévoles qui sont soumis à des obligations professionnelles. Ils prennent sur leur temps de loisir le travail de la revue. Alors, que l'on nous comprenne et nous pardonne si, de temps à autre, la réception trimestrielle de la revue se fait un peu attendre. Nous vous remercions de votre compréhension.

Ves-Fred Boisset



Par Bertrand de Maillard

*On parle beaucoup d'occultisme mais peu de gens sont capables d'en donner une définition. En vérité, on entend moult définitions qui ne rendent pas compte de la réalité. Il était donc souhaitable que l'on replace ce mot dans son contexte et c'est ce qu'a fait Bertrand de Maillard dans un article paru dans la revue en juin 1976.*

### DÉFINITIONS ET VOCABULAIRE

D'abord, bien sûr, qu'est-ce que l'occultisme ? Le dictionnaire usuel Quillet-Flammarion le définit ainsi : « Science des choses occultes. Doctrine ésotérique qui assure continuer la Tradition antique. »

L'origine du mot est incertaine. Toutefois, René Guénon en son ouvrage *L'erreur spirite* (chapitre V)<sup>1</sup>, nous dit :

*« L'Occultisme est une chose fort récente, peut-être un peu plus récente encore que le Spiritisme. Ce terme semble avoir été employé pour la première fois par Alphonse Louis Constant plus connu sous le pseudonyme d'Eliphas Lévi et il nous paraît bien probable que ce fut lui qui en fut l'inventeur. Si le mot est nouveau, c'est que ce qu'il sert à désigner ne l'est pas moins. Jusque là il y avait des Sciences Occultes (plus ou moins occultes d'ailleurs) et plus ou moins importantes. La Magie est une de ces sciences et non leur ensemble comme certains l'ont prétendu ; de même, l'Alchimie, l'Astrologie et bien d'autres encore, mais on n'avait jamais à chercher à les réunir en un corps de doctrine unique, ce qu'implique essentiellement la dénomination d'Occultisme. À vrai dire, ce soi-disant corps de doctrine unique est formé d'éléments bien disparates. Eliphas Lévi voulait le constituer surtout avec la Kabbale hébraïque, l'Hermétisme et la Magie. »*

<sup>1</sup> Éditions Traditionnelles, 1923.

Nous retiendrons de cette longue citation que le terme d'Occultisme a été créé par Eliphas Lévi. Il a connu depuis une certaine fortune, honni par les uns, enthousiasmant les autres. Il a le mérite de recouvrir tout ce qui est mystérieux, insolite, étrange, en un mot, occulte, et n'en déplaise à René Guénon qui joue sur les mots, sa matière n'est pas nouvelle. Mais, il est certain que ce contenu a été désigné diversement dans le passé et même encore actuellement. C'est ainsi qu'on dit communément « les Sciences Occultes », parfois « la Science Occulte », mais aussi « Ésotérisme », « Hermétisme », « Métapsychie » et, depuis quelques décennies « Parapsychologie ».

Mettons un peu d'ordre dans ce vocabulaire. C'est le terme « Sciences Occultes » qui se rapprocherait le plus, et Guénon l'a relevé, de ce que nous entendons par « Occultisme ».

La Science Occulte, elle, est la doctrine fondamentale, l'ensemble des grands principes. Elle est comme l'Essence par rapport à la Substance.

L'Ésotérisme est un terme impropre. Il est, par opposition à l'Exotérisme, le côté caché, occulte, d'un enseignement, d'une doctrine, ce qui est réservé à une élite capable de comprendre, l'exotérisme au sens littéral étant destiné à la foule.

L'Hermétisme n'est qu'une partie de l'Occultisme. Il constitue la Science Occulte, la doctrine profonde, mais n'englobe pas toutes les disciplines dérivées.

Il y a une cinquantaine d'années (donc vers 1930, NDLR) naissait la Métapsychie et se créait le très réputé « Institut Métapsychique International » avec les docteurs Charles Richet, Osty, Geley.

Puis, les recherches métapsychiques prirent le nom, après la Seconde Guerre mondiale, de « Parapsychologie ». Mais, là encore, il ne s'agit que d'un domaine particulier (certes passionnant) de l'Occultisme, en ce qu'il prétend étudier rationnellement et expérimentalement un certain nombre de manifestations paranormales ou supranormales.

## LE CONTENU DE L'OCCULTISME

La devise d'un occultiste pourrait être : « *Rien de ce qui est étrange ne m'est étranger.* » À partir de là, s'il fallait reprendre tous les mots que l'on peut faire entrer dans le cadre de l'occultisme, on pourrait noircir bien des pages. Beaucoup de termes sont synonymes d'ailleurs, et chacun crée à plaisir un néologisme, de préférence ayant une étymologie grecque pour faire plus savant.

Les trois branches essentielles de toute la Tradition sont : l'Alchimie, la Magie, l'Astrologie, comme le rappelle involontairement Guénon. Nous allons voir que précisément elles peuvent enfermer tout ce que contient l'Occultisme.

## L'ALCHIMIE, DOCTRINE OCCULTE

Dans le sens connu habituellement, l'Alchimie est l'art de la transmutation des métaux et, particulièrement, du plomb en or. Nous ne retiendrons de l'Alchimie que les deux principes corollaires de l'unité de la matière et de la transmutation possible. Que le mythique Hermès Trismégiste et, après lui, bien des philosophes de l'Antiquité aient pu affirmer que la matière était une, constituée d'éléments substituables et finalement mutables est une belle performance de l'esprit humain et devrait inciter à plus de modestie ceux qui pensent que tout a été découvert depuis deux siècles, voire au XX<sup>e</sup>. Berthelot, le grand chimiste, a eu le courage de rendre hommage à l'Alchimie.

Prise en mode symbolique, l'unité de la matière et la transmutation nous conduisent à considérer que tous les hommes sont égaux et perfectibles. Nous arrivons ainsi aux notions d'égalité et de fraternité. Bien sûr, l'égalité concerne les droits et les chances, et ne pose pas en postulat que les facultés des hommes sont égales, ce qui serait absurde.

L'Alchimie, ou Hermétisme, tire sa source de la célèbre Table d'Émeraude d'Hermès Trismégiste, le Thot égyptien.

Le docteur Paul Carton, médecin naturiste et rénovateur de l'hippocratismes,

a écrit un ouvrage intitulé *La Science occulte et les sciences occultes*<sup>2</sup>. Sa thèse qui manifeste un manichéisme délirant pourrait se résumer ainsi : la Science occulte, c'est Dieu ; les sciences occultes, c'est le Diable. Il est regrettable que tout au long de ce livre l'auteur fasse preuve d'un sectarisme dû sans doute à ses origines politiques et religieuses, car c'est là un homme d'une grande érudition et, en tout état de cause, la lecture de ce livre est fort intéressante, notamment par toutes les références et citations qu'il contient.

Citons au passage sa définition de l'Occultisme :

« *Science de l'invisible et des lois invisibles qui gouvernent le visible, elle englobe tous les sujets de connaissance, Dieu, l'Univers, l'Homme, la Nature, les causes, les moyens et les buts.* »

L'exposé de la doctrine occulte passe par les grands noms des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, notamment Eliphas Lévi, Stanislas de Guaita et surtout Papus. Bien sûr, aucun d'eux n'a rien inventé. Ils ont véhiculé la Tradition. Mais le mérite immense de Papus aura été de rendre intelligible et attrayant ce qui est, chez d'autres, pour le moins rébarbatif.

## LA MAGIE OU LES MOYENS D'ACTION ET DE COMMUNICATION

La Magie a bien souvent été confondue avec l'Occultisme tout entier, tant elle en constitue l'élément actif. On pourrait dire que la Magie est l'action de l'esprit humain sur les forces invisibles au moyen de procédés très divers. Cette définition est vaste, peut-être trop. Quoi qu'il en soit, cette action peut s'évertuer dans le Bien et nous avons la magie blanche et la théurgie, mais aussi dans le Mal et nous aurons alors la sorcellerie, la goétie, l'envoûtement, etc.

D'autres moyens d'action se rattachent à la magie : le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion et l'influence à distance.

Le magnétisme a existé de tout temps et bien des « miracles » (de Jésus entre autres) peuvent lui être attribués. Mais, c'est Mesmer (1733-1815) avec

<sup>2</sup> Éditions Le François, 1935.



sa théorie du magnétisme animal qui a commencé l'étude objective du phénomène, considéré avant lui comme surnaturel. Le magnétisme débouche sur l'hypnotisme, le somnambulisme, et c'est Braid qui, au XX<sup>e</sup> siècle, en précisa les modalités et les possibilités. Signalons au passage que des opérations chirurgicales ont eu lieu sans anesthésie mais sous hypnose.

À propos de l'hypnotisme agissant dans le domaine médical, il faut citer Charcot à la Salpêtrière, Lhuys à l'hôpital de la Charité (Papus avait été l'un de ses collaborateurs), Bernheim à Nancy. Le colonel de Rochas s'illustrera de son côté dans le domaine psychique avec ses expériences sur les régressions de mémoire.

Ces expériences ont conduit à la moderne Parapsychologie, mot récent couvrant des réalités anciennes telles que la médiumnité, la télépathie, la métagnomie, la métapsychie, etc. Il est regrettable de constater qu'en ce domaine la France s'est laissée distancer très largement par l'étranger, principalement les États Unis et plus encore la République Soviétique<sup>3</sup>. Si les cosmonautes n'ont pas trouvé Dieu dans l'univers, leurs recherches en parapsychologie sont fantastiques : récits d'expérience paranormales contrôlées par tous les moyens techniques les plus modernes, la télépathie ou effet ESP (extra sensoriel perception), la suggestion, la psychokinésie, l'hypnose, la vision extra-rétinienne, la radiesthésie, l'effet Kirlian. Il n'est pas jusqu'à l'astrologie qui n'ait fait l'objet d'études de la part d'esprits dégagés de tout a priori que sont les savants soviétiques, mais aussi tchèques, bulgares et autres.

### L'ASTROLOGIE OU LES MOYENS DE CONNAISSANCE

L'astrologie remonte aux Chaldéens et probablement beaucoup plus haut. Les Égyptiens l'eurent en honneur. À travers l'histoire, sa carrière est régulière. Citer Nostradamus est peut-être la dépasser, car ce fut un voyant autant qu'un astrologue. Les princes et les rois eurent leur tireur d'horoscope attiré.

<sup>3</sup> En 1976, quand Bertrand de Maillard rédigea cet article, la République soviétique était l'appellation exacte de cette vaste nation dont la capitale était Moscou

L'astrologie est l'illustration de la maxime d'Hermès : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour réaliser les miracles d'une même chose. » Elle est en outre complémentaire de l'alchimie et de la magie. Les praticiens de ces deux disciplines n'ignorent pas que l'on n'entreprend pas telle ou telle opération sans connaître et choisir le moment opportun. Elle permet de supputer les tendances de l'avenir (avec une grande marge d'impondérables) mais elle permet aussi de connaître les caractères et les tendances profondes des individus. Il est à peine besoin de préciser que je fais allusion à l'astrologie sérieuse individuelle et non aux rubriques des quotidiens ou périodiques...

### LES ATTITUDES VIS-À-VIS DE L'OCCULTISME

L'aspect dialectique de l'occultisme n'est pas celui qui fait couler le moins d'encre. Des indifférents, il y en a, mais il y a surtout des partisans déterminés et des adversaires acharnés. Parmi les sectateurs, nous passerons sur la foule des curieux et des superstitieux, proie naturelle et prédestinée des charlatans et autres « marchands du Temple ». Mais il existe une élite restreinte qui cherche dans l'occultisme la réponse à toutes les questions fondamentales que l'homme se pose sur l'origine, la nature et la finalité du microcosme et du macrocosme et qui a le légitime moyen d'influer par les moyens à sa disposition sur le cours de l'évolution.

Les adversaires de l'occultisme sont nombreux et variés, de tous les temps et de tous les lieux. Il y en a de spirituels, tel Voltaire, d'ineptes, tel Marcel Boll qui traitait l'hypnotisme de tricherie puérile, etc.

Ce qui caractérise les adversaires de l'occultisme, c'est leur profonde ignorance du sujet, ce qui met en cause leur bonne foi et leur honnêteté intellectuelle. Partant des échecs de prédictions ou du charlatanisme commercial de certains trafiquants de l'occulte, ils nient tout en bloc sans se donner la peine d'étudier. Si vous croisez l'un d'eux, soyez assurés de l'embarrasser en lui demandant dans quels ouvrages il a appris le sujet qu'il condamne.

**CONCLUSION :  
NATURE PROFONDE  
ET FINALITÉ DE L'OCCULTISME**

Pour ce qui me concerne, je suis pour la désoccultation de l'occulte et je ferai mienne l'opinion émise par Maurice Magre dans la préface qu'il donna pour *La Grande Encyclopédie des Sciences Occultes*.

*« Les sciences occultes sont les sciences des choses cachées, des innombrables phénomènes invisibles, et à mesure qu'elles sont révélées, elles cessent d'être occultes et tendent à devenir exactes. Leur étude est la plus passionnante de toutes les études parce que c'est d'elles qu'est sorti lentement tout ce qui parvenu à notre connaissance. »*

Après avoir rappelé les persécutions diverses subies par ceux qui ont voulu instruire les hommes, Maurice Magre ajoute : *« Malgré cela, la révélation de l'occulte demeure le devoir suprême de ceux qui ont mis leur vie au service de sa recherche. Et, pour eux, s'est posé tout de suite le problème du secret. »*

S'attaquant aux partisans du secret, il précise : *« Le secret est néfaste, il est la manifestation de la prudence et il ne doit pas y en avoir dans le domaine de l'esprit [...]. Le secret dont certains occultistes prétendent être les détenteurs n'est qu'un moyen pour faire croire en une irréalité supérieure. On peut être certain que cette réserve ne fait que masquer une sottise ignorante. »*

Qui n'a connu dans les cercles initiatiques ces personnages qui veulent toujours créer un nouveau grade qu'ils seront seuls à posséder et qui refuseront de dévoiler quoi que ce soit de ce qu'ils savent (ou ne savent pas ...).

Bien sûr, un secret, il y en aura toujours nécessairement, mais il sera seulement le résultat de l'inaptitude à le saisir. Que ceux qui ont des oreilles entendent et des yeux voient. Quant à ceux qui ne veulent ni entendre ni voir, c'est pour eux qu'existe le secret, secret naturel et bien gardé.

Mais, il faut pouvoir satisfaire, comme Papus l'écrit en dernière phrase de son *Traité méthodique de science occulte* : *« Ceux qui fatigués d'apprendre désirent enfin savoir. »*

Par Bertrand de Maillard



*Dans les années 60, Bertrand de Maillard donnait de nombreuses conférences sur divers sujets se rapportant à la tradition ésotérique. À la demande de Philippe Encausse, plusieurs de ces conférences ont été alors transformées en articles destinés à la revue. C'est en 1966 que fut publiée cette étude très complète sur*

*une personnalité peu connue de notre Tradition et, en hommage à la fois à notre cher Bertrand et à ce grand initié que fut Apollonius, nous avons cru fondé de republier aujourd'hui cet article.*

Cet article est le confluent d'une curiosité et d'une orientation. Curiosité ? Celle de savoir pour quelles raisons il est fait mention d'Apollonius de Tyane dans la tradition martiniste. Orientation ? Assimiler la tradition par l'étude des Initiés ou des sages qui en ont été les maillons.

Je pourrais ajouter qu'il est utile d'étudier Apollonius de Tyane, tant il semble qu'il y ait peu de documentation disponible sur le sujet à l'heure actuelle. Et aussi parce qu'il rentre bien dans la ligne tracée cet être exceptionnel dont on a dit qu'il fut le séjour d'un dieu parmi les hommes et qu'il représente la synthèse de la Mystique, de la Philosophie et de la Thaumaturgie.

Il n'est pas commode d'écrire un article sur Apollonius de Tyane, surtout quand on a souci de ne pas croire aveuglément tout ce qu'on vous raconte et que l'on se pique de sens critique et d'esprit rationnel.

Il est difficile de dégager une silhouette moyenne du personnage, considéré par les uns comme un dieu, par les autres comme un suppôt de Satan ; nous essaierons à la fin de cet article de donner quelques conclusions.

Les sources qui permettent de parler d'Apollonius de Tyane sont assez restreintes. La principale est le texte de Philostrate. Mais, d'abord quelles sont celles qui m'ont permis d'entreprendre cette étude.

Premièrement, les trente pages que Maurice Magre consacre au personnage dans son livre *Magiciens et Illuminés*. Chose curieuse, à côté du récit poétisé qu'il fait, Maurice Magre n'hésite pas à faire des critiques parfois sévères sur le sujet.

J'ai lu également le livre de Mario Meunier *Apollonius de Tyane ou le séjour d'un dieu parmi les hommes*.

Puis, j'ai lu dans *Dogme et rituel de haute magie* d'Éliphas Lévi ce fameux « Nuctemeron » que l'on attribue à Apollonius de Tyane et que je n'ai pas vu figurer dans la liste des œuvres de notre sage.

Qu'il s'agisse de Magre ou de Meunier, comme d'ailleurs de nombreux ouvrages consacrés au thaumaturge, il semble bien que la seule et unique source soit toujours Philostrate. Or, si le présent travail est comme une sorte de dilution homéopathique par rapport à l'original, il faut bien dire que la teinture mère est quelque peu suspecte.

Expliquons-nous.

Apollonius de Tyane rencontre à Ninive, au début de ses voyages, un certain Damis qui s'attache à ses pas et qui, de ce jour, va noter scrupuleusement jusqu'à la fin de la vie de son maître les faits, gestes, paroles, prodiges, habitudes, rencontres de celui-ci.

Ce texte écrit, mais sans grande élégance, est comme un journal de voyage – car Apollonius de Tyane voyagea toute sa vie. On nous dit bien que Damis rapporte jusqu'aux moindres propos apparemment sans importance. Mais, déjà ce récit est suspect d'un disciple dont on sait qu'il fut, certes, sincère, mais qui ne semble pas jouir de facultés exceptionnelles.

Admettons toutefois qu'il s'agisse d'un récit brut, sans enjolivures ni erreurs trop grossières. Ce texte, conservé par qui et où, on ne le sait pas, parvient mystérieusement entre les mains de l'impératrice Julia Domna, deuxième

femme de Septime Sévère, empereur romain de 193 à 211. Cet empereur protège les lettres et sa femme tient une sorte de salon philosophico-littéraire. Un sophiste et rhéteur, Philostrate, fréquente ce salon et c'est lui que l'impératrice charge de rédiger de façon littéraire le récit de Damis.

Nous sommes en pleine expansion du christianisme qui est, à cette époque, l'action par rapport à la réaction que constitue le paganisme. Entre les persécutions on cherche des moyens moins violents de contrecarrer le développement de la religion nouvelle. Et, précisément, c'est une chance de pouvoir opposer au Christ un ascète, un thaumaturge, un sage, un philosophe qui ne fut pas chrétien et qui vécut à peu près à la même époque.

Mais, Philostrate n'est pas spécialement un historien et, de toute façon, à cette époque, on n'a aucune notion de la méthode historique moderne, critique et rationnelle. C'est donc un récit plus ou moins romancé, écrit plus ou moins en fonction du but à atteindre : glorifier et poétiser un être sans doute au-dessus du commun des mortels, mais qui n'est peut-être pas le paysage divin que l'on nous présente.

Je vous ai présenté les sources que j'avais eues en main. Je dois ajouter que Michel Léger<sup>1</sup> m'a grandement aidé dans ce travail. En effet, il s'est rendu à la Bibliothèque Nationale et il a consulté l'ouvrage de base, c'est-à-dire la traduction de Philostrate, avec notes et commentaires, traduction effectuée en 1862 par Chassang, universitaire, et Michel est revenu avec une vingtaine de pages de notes qui m'ont été précieuses. Il n'a pas eu le temps de lire cet ouvrage de près de six cents pages, mais il en a retenu et copié l'essentiel. Il méritait d'en être remercié.

Je vais donc vous raconter à mon tour – et nécessairement très résumés – la vie, les voyages, les prodiges d'Apollonius de Tyane, et je suivrai les sources habituelles, me réservant de faire plus loin la critique du récit.

Il n'est pas né dans une étable, de parents pauvres. C'est un fils de l'aristocratie riche de Tyane et de la famille des fondateurs de la cité. Mais, sa naissance, aussi bien que sa vie et sa mort, est déjà le signal des prodiges.

<sup>1</sup> Qui devait plus tard succéder à Philippe Encausse comme directeur de la revue (NDLR).



Enceinte, sa mère a un songe ; un dieu lui apparaît. Qui es-tu ?, lui dit-elle. Celui que tu portes. Je suis Protée, le vieillard de la mer. Et l'on sait que Protée avait la connaissance du passé, du présent et de l'avenir, don que possèdera Apollonius de Tyane.

Mais, cette belle légende est en contradiction avec le récit d'Apollonius de Tyane lui-même disant qu'il a été dans sa vie précédente un pilote de navire. Ou alors il faut imaginer un système compliqué d'entités spirituelles superposées. Revenons au merveilleux.

Dans les temps qui précèdent sa délivrance, sa mère se promène avec ses suivantes et, voulant se reposer, s'endort dans une prairie. Elle est réveillée en sursaut par les chants et les ébattements d'ailes d'une troupe de cygnes blancs. L'émotion fait qu'elle accouche prématurément. On raconte aussi qu'au moment précis de sa naissance, dans un ciel serein, la foudre tombe à ses pieds et remonte au ciel comme elle était venue. Souvenez-vous que le maniement de la foudre est la marque de l'un des plus grands pouvoirs et aussi des plus dangereux qui puissent être donnés à certains êtres.

Je vous ai dit que c'est Damis qui avait servi de base à Philostrate pour son récit. Il est évident que tout ce qui précède l'arrivée de Damis dans la ville du Sage provient d'autres sources.

Si la base principale est le récit de Damis et si Philostrate n'a pas fait œuvre critique, il a néanmoins enquêté sur son sujet partout où est passé celui-ci et il a recueilli tous les récits concernant le Sage ; il a ainsi complété et vérifié les dires de Damis.

Mais imaginez que cet homme prodigieux que fut Apollonius a dû laisser plus de cent ans après sa mort une impression qui n'a pu qu'aller en s'embellissant, d'autant plus que Philostrate a dû consulter les sources favorables et délaïsser les autres.

Donc, voici Apollonius de Tyane en Cappadoce, à une date qu'il est difficile de préciser mais qui doit avoisiner les premières années de notre ère. Il est donc très contemporain de Jésus et il est indéniable que, pendant sa vie, sa renommée sera bien plus grande que celle de notre Maître à nous, tant il est

vrai que le christianisme est né comme un feu qui couve longtemps avant de faire un incendie.

Beau comme un dieu, doué d'une mémoire prodigieuse, il est envoyé par son père à Tarse en Cilicie ; c'est la patrie de saint Paul dont il est également le contemporain. Il est l'élève d'Euthydème, il apprécie Euxène. Mais l'ambiance frivole de cette ville ne le satisfait pas. Dès qu'il le peut, il se rend à Égée, ville voisine de Tyane et suit les leçons d'Euxène, philosophe épicurien qui enseignait paradoxalement la doctrine de Pythagore.

Après avoir étudié toutes les philosophies dans cette ville d'Égée, il se décide pour celle de Pythagore. Il sera pythagoricien, et même au-delà car il veut rester chaste et ne pas prendre femme, bien que le sage de Samos ait été favorable au mariage.

Il laisse pousser ses cheveux et sa barbe, s'abstient de toute nourriture d'origine animale pour ne consommer que des fruits et des légumes ; il refuse également de boire de l'alcool en s'abstenant de vin, car « l'alcool embue le cerveau et contrecarre la lucidité qui lui permet de voir dans le passé, dans le présent et dans l'avenir ».

Il pousse le respect de la vie jusqu'à refuser tout vêtement d'origine animale ; son blanc manteau sera fait de lin et il marchera nu-pieds pour ne pas porter de cuir.

Apollonius pense que les bains froids sont seuls salutaires et revigorent le corps alors que les bains chauds amollissent. Chaque fois qu'il pourra, il vivra dans les temples, et précisément à Égée où un temple est consacré à Asclépios (ou Esculape), dieu de la médecine. Mais, là comme ailleurs en d'autres temps, les prêtres ont perdu le sens du sacré et Apollonius, inspiré des dieux, va s'efforcer de rendre au clergé le sens de sa mission. Le clergé, d'ailleurs, sera ravi de la présence d'Apollonius qui attire les foules par ses dons déjà évidents.

Dans ce temple d'Esculape, Apollonius de Tyane commence à apprendre tous les secrets de l'art de guérir, cet art que Pythagore considère comme le premier don des sages.

Le gouverneur de la Cilicie, débauché notoire, voulut séduire Apollonius – séduire au sens propre, si l'on peut dire – mais se fit vertement remettre à sa place et, comme il menaçait de le faire décapiter, Apollonius lui dit : « *Un jour viendra qui ne saurait tarder* », et, trois jours après, le gouverneur était assassiné.

À vingt ans, après un long séjour à Égée, Apollonius perdit ses parents. Une immense fortune lui venait en héritage. Comment réagit celui qui, sans avoir fait vœu de pauvreté, avait adopté le mode de vie des ermites ? Il laisse la plus grande part à son frère qui menait une vie très différente de la sienne, dans le luxe et la débauche. À force de bonté et d'indulgence il le ramena à de meilleurs sentiments : c'est alors qu'il distribua le reste de ses biens. À noter qu'il avait fait don à son ancien maître, Euxène, du vivant de son père, d'une maison à Tyane même.

Quand il eut réglé tous les problèmes pratiques, Apollonius appliqua la grande règle pythagoricienne du silence et, pendant cinq ans, il ne prononça pas une parole, voyageant en Cilicie et en Pamphylie. Par sa seule présence, il calma des émeutes, mais toujours lèvres closes, se contentant de gestes ou d'écrits lorsque c'était indispensable.

Puis il partit à Antioche qui n'était pas un lieu favorable aux sages. Il se réfugia dans le temple d'Apollon Daphnéen, proche de la ville, et, là, accompagné de disciples, il partagea son temps entre la prière et la méditation, d'une part, et l'enseignement des foules, d'autre part.

Il est important de noter qu'Apollonius célèbre tous les dieux qu'il rencontre mais qu'il fait chaque jour sa prière au soleil. Levé avant le jour, il prétend que l'inspiration divine est donnée avant le lever du soleil. Il salue ce lever, il salue également son apogée. Seuls l'accompagnent dans ces rites secrets ceux de ses disciples qui ont quatre ans de silence, analogie avec le maître Pythagore.

Ce fameux « Nuctemeron », qui fait penser aux travaux d'Hercule, à la marche du soleil et, pour Éliphas Lévi, aux travaux de l'initiation, doit être signalé quant à l'horaire du sage.

Avant midi donc, celui-ci priait, étudiait ou n'enseignait que ses proches disciples. Ce n'est qu'après midi qu'il répandait sur la foule profane le fruit de son savoir, de ses prières et de ses méditations. Dans certains milieux initiatiques, il est de tradition que le travail se fasse de midi jusqu'à minuit alors que l'étude intérieure et personnelle se poursuit de minuit jusqu'à midi. Et songez aussi que du 25 décembre au 25 juin, du solstice d'hiver au solstice d'été – période analogue au midi à minuit – ce sont les semailles, la germination, l'adolescence et la jeunesse, alors que du 25 juin au 25 décembre, du solstice d'été au solstice d'hiver – période analogue au minuit à midi – c'est la moisson, la récolte de l'âge mûr et de la vieillesse, de la sagesse. Et Apollonius répond à un disciple qui s'étonne de l'assurance de ses réponses : « *J'ai longtemps cherché au temps de ma jeunesse mais le moment de chercher a fait place aujourd'hui au moment de livrer ce que j'ai pu trouver. Fais comme moi et tu pourras parler.* »

La cure de silence avait été pour beaucoup dans la maturité du sage. Mais nous retiendrons cet important aspect du binaire « étude-enseignement ». Et, nous nous souviendrons que nous ne devons pas garder pour nous ce que nous avons appris, mais le répandre, avec discernement certes.

Après Antioche, Apollonius sent la nécessité d'élargir son horizon et de faire cet éternel pèlerinage aux sources qu'est le voyage aux Indes, voyage périlleux à cette époque, mais, pour l'effrayer, il en faut d'autres.

C'est lors du passage d'Apollonius à Ninive que Damis se sent attiré par la sagesse et la philosophie et va devenir désormais le fidèle disciple du Maître.

Il passe à Babylone, où il rencontre Vardane, roi de ce pays et homme de bien. Il force un peu les portes, mais tout s'arrange et, après un séjour agréable, Vardane lui donne vivres, chameaux et guides pour le voyage aux Indes.

À noter qu'Apollonius laisse faire à Vardane un sacrifice sanglant, mais qu'il se contente de jeter de l'encens sur le feu et d'observer la direction de la flamme et des fumées.

En effet, pas plus dans les sacrifices que dans les libations, Apollonius ne renonce à l'abstention du meurtre et au refus du vin.

À Vardane qui veut lui offrir l'hospitalité du palais, il dit : « *Les sages souffrent plus d'avoir trop que les grands d'avoir peu* », et il loge chez un philosophe de la ville.

Le roi lui offre dix faveurs ; il accepte, au grand étonnement de Damis qui l'a souvent entendu répéter : « *Daignez, ô Dieux, ne m'accorder que peu, et faites que je n'aie le désir de rien, ni besoin de personne.* »

Mais il utilise ses faveurs pour demander la délivrance des Érétriens, peuplade captive et déplacée, vouée à l'extermination. Enfin, il obtient la grâce d'un eunuque surpris avec l'une des épouses du roi, fait qu'il avait prédit à Damis.

Quittant Babylone, la troupe du Sage se dirige vers les Indes. Lors du passage d'une montagne, le Sage voulut éprouver la science de son disciple. Celui-ci s'étonne de ne savoir rien de plus sur les dieux bien qu'approchant des sommets où l'on dit qu'ils se tiennent. « *C'est en soi-même que l'on trouve ses dieux* », conclut Apollonius, disant déjà ce que diront tous les initiateurs qui viendront après lui et répétant ce qu'avaient déjà enseigné ses prédécesseurs.

Ils arrivèrent bientôt en Inde, à Taxila où régnait le roi Phraote. Ils y restèrent trois jours, conformément à la règle de séjour maximum des étrangers. Apollonius eut le plaisir de voir ce roi très sage qui avait été l'élève des brahmanes du centre des sages qu'il allait justement visiter et qui, comme lui, étaient végétariens et s'abstenaient de tout sacrifice d'animaux.

Il apprit de ce roi quelles épreuves et quel noviciat, pourrait-on dire, précédaient l'admission d'un candidat à la sagesse. Il apprit aussi que les sages, dans leur citadelle, se défendaient par des moyens surnaturels, notamment en maniant la foudre.

Puis, ce fut le séjour dans cette fameuse citadelle des sages brahmanes, dont la description nous rappelle la symbolique Agarththa de Saint-Yves d'Alveydre, mais ce lieu n'était pas souterrain. Ces moines, dont le chef s'appelait larchas, étaient tous des sages initiés : cheveux longs, mitres blanches, vêtements de lin blanc, ils donnent au Tyanéen la preuve de leur science en lui racontant sa propre vie par le détail depuis sa naissance, avec

ses propos, ses études, etc. Et ils entreprirent de compléter l'enseignement de ce nouveau disciple qu'ils avaient admis d'emblée. Seul Apollonius était admis aux entretiens secrets. Ses amis restaient à l'écart ou n'étaient conviés qu'à certains moments.

Apollonius fut invité à assister aux prières des sages. À midi et à minuit, ils se rendaient – après des ablutions rituelles – dans un lieu sacré, en chantant des cantiques, puis ils s'élevaient au-dessus du sol, à environ un mètre, et restaient ainsi quelques instants pour honorer le soleil en s'étant détachés de la terre.

Apollonius put voir aussi à quel point ils commandaient aux éléments quand, recevant un roi venu les consulter, le décor changea comme avec une baguette magique : la terre se recouvrit d'un gazon plus moelleux qu'un tapis, des tables se chargèrent de toutes sortes de fruits, légumes, pain et racines. Des trépièdes se déplacèrent tout seuls pour venir servir les hôtes.

Il assista également à des guérisons miraculeuses, car on venait de loin voir ces sages ascètes qui guérissaient les âmes et les corps.

Ils avaient, en outre, le don de se rendre invisibles et, comme nous l'avons vu, de protéger leur citadelle par toutes sortes de prodiges (nuages la voilant aux regards ou foudre terrassant les assaillants).

Après plusieurs mois passés en compagnie de larchas et de ses compagnons, Apollonius prit le chemin du retour vers l'Ionie. À Éphèse, il fit des prodiges. Il prédit tout d'abord la peste et, finalement, il en délivra la cité en faisant lapider un faux mendiant qui n'était finalement qu'un démon.

Partout où il passait, le Tyanéen enseignait les foules et tentait de morigéner ses auditeurs qui, souvent, en avaient grand besoin.

Se rendant en Troade, il évoqua Achille qui lui apparut et avec qui il conversa toute la nuit.

Se rendant ensuite à Corinthe, il fit une prédiction qui se réalisa plus tard au sujet de l'isthme : « *Cette langue de terre sera coupée, ou plutôt elle ne le*

sera pas », et Néron, ayant entrepris le percement de l'isthme, abandonna les travaux.

C'est à Corinthe qu'il rencontra un autre disciple, Ménippe, qu'il arracha aux sortilèges d'une belle courtisane, et qui devait le suivre jusqu'à Alexandrie. Là, il accomplit un nouveau prodige : dans la salle du banquet d'un mariage il fit s'évanouir tout ce qui se trouvait de précieux sur les tables.

Continuant ses périples, il se rend en Crète et, finalement, à Rome où Néron, qui se déshonore de toutes les façons, a commencé la chasse aux philosophes. Chemin faisant, il en rencontre un qui fuit et raconte ce qui se passe à Rome ; du coup, les disciples du Tyanéen, de trente-quatre, se réduisent à huit, sous les plus divers prétextes.

Bravant tous les obstacles, Apollonius pénètre dans Rome où les espions de Néron sont partout. Mais, la bienveillance du consul Télésinus le met hors de danger. Toutefois, Démétrius, philosophe cynique, tient des propos violents qui sont rapportés au préfet du prétoire, Tigellin. Démétrius est banni, mais Apollonius est surveillé. Une prédiction lui vaut un redoublement de suspicion : « *Un événement arrive qui n'arrive à rien* » (allusion à la foudre qui tombe sur la coupe que tient Néron mais ne le tue pas).

Mais, finalement, Apollonius, pour avoir traité l'empereur de bouffon dans un propos privé, est appelé au tribunal de Tigellin. Le délateur tenait au-dessus de la tête du Sage le rouleau sur lequel il avait écrit ses accusations, disant : « *C'est une épée bien affilée et tu ne pourras pas y échapper.* » Mais, quand Tigellin prit le rouleau pour le lire, il était blanc. Tigellin, comprenant qu'il avait à faire à plus fort que lui, laissa Apollonius entièrement libre. Avant de quitter Rome – dont le spectacle écœurait le Sage et ses compagnons – celui-ci s'offrit un petit, et même un grand miracle : il ressuscita une jeune fille morte que l'on menait au bûcher. Certes, il y a bien matière à discussion, léthargie ou mort ? Mais, le prodige fut remarqué.

Ce fut ensuite le voyage en Espagne, en Grèce et en Égypte.

Conformément à la doctrine pythagoricienne, Apollonius ne recule pas devant l'action politique. Le régime odieux de Néron soulève les provinces.

Il conseille ce qu'il estime être leur devoir à Galba, Othon et Vitellius qui, avant de devenir d'éphémères empereurs, sont gouverneurs en Espagne et sont sollicités pour une rébellion par Vindes, gouverneur de la Gaule.

En Grèce, il se fit initié aux mystères d'Éleusis par celui-là même qu'il avait désigné quatre ans plus tôt quand le Grand-Prêtre de l'époque lui avait refusé l'entrée des sanctuaires parce qu'il le considérait comme un magicien.

Arrivant ensuite en Égypte, à Alexandrie, il sauve un innocent de l'exécution. Là encore, il joue un rôle politique. Après le règne éphémère des trois empereurs, le général Vespasien, commandant les légions d'Orient, fut élu par ses troupes. Et c'est à Alexandrie que Vespasien vient consulter Apollonius dans le temple même où celui-ci avait élu domicile.

Il lui indiqua deux conseillers : Euphrate et Dion ; mais, l'un de ceux-ci, jaloux de voir que l'empereur était toujours avec Apollonius et l'écoutait fidèlement, se vengea en desservant le Tyanéen auprès des gymnosophistes, comme nous le verrons. D'ailleurs, Apollonius reprocha à Vespasien d'asservir la Grèce et refusa de voir l'empereur qui sollicitait une entrevue.

À Alexandrie, un habitant avait un lion apprivoisé. Quand cet animal vit le Sage, il vint se coucher à ses pieds en faisant entendre un long ronronnement. Apollonius prétendit alors que le lion était le roi Amasis d'Égypte et, alors, l'animal pleura. Il fut décidé de le conduire à Léontopolis dans le temple.

Avant de quitter Alexandrie, il éprouva une nouvelle fois ses disciples comme il l'avait fait avant l'entrée dans Rome. Vingt sur trente restèrent sous la conduite de Ménippe. Le Sage se retrouva, pour remonter la vallée du Nil, avec dix compagnons, dont Damis.

Il vit, non sans difficultés, la secte des gymnosophistes qui vivaient nus, en philosophes cyniques qu'ils étaient. Mais, ils avaient été prévenus contre Apollonius par Euphrate. Après avoir refusé de voir le Sage, ils finirent par l'admettre et commencèrent à lui dire des choses peu aimables. Le Tyanéen ne les ménagea pas et défendit vigoureusement les sages de l'Inde devant leur chef Thespésion.

Ils essayaient d'opposer leur simplicité de mœurs et de vie aux prodiges des Brahmanes qu'on leur avait rapportés. Quand ils eurent rompus des lances oratoires avec Apollonius et reconnu que celui-ci était au moins leur égal, le ton devint plus amène. Un de leurs disciples, Nilus, les quitta pour suivre Apollonius.

Non loin de là, celui-ci délivra le pays d'un satyre en l'enivrant, puis, quittant le pays, il voulut aller en Phénicie puis revoir l'Ionie et la Cilicie.

Il eut l'occasion de conseiller Titus, fils de Vespasien et bientôt empereur.

À Tarse où il revint, il put constater que les mœurs étaient devenues meilleures que lors de son premier séjour, tout jeune. Il y accomplit encore des prodiges. Il guérit un jeune homme et le chien qui l'avait mordu : tous deux étaient enragés.

Titus succéda à son père Vespasien, mais cet empereur ne régna que deux ans. Il fut remplacé par son frère Domitien qui surpassa Néron par la tyrannie et la cruauté. Les philosophes furent pourchassés. Avec l'inconscience que seule confère la sagesse, Apollonius se mit en campagne pour ranimer les courages et se dresser contre l'opresseur.

Il était en relation avec trois personnages : Orthitus, Rufus et Nerva qui complotaient plus ou moins contre Domitien après l'avoir suivi. Celui-ci prit des mesures contre ses adversaires qu'il exila. Il fallut donc être discret pour correspondre.

Enfin, un propos du Sage fut rapporté par Euphrate à l'empereur, ce même Euphrate qu'Apollonius avait recommandé à Vespasien et qui l'avait desservi auprès des gymnosophistes. Apollonius s'était contenté de traiter d'insensé celui (c'est-à-dire l'empereur) qui pense échapper au destin des Parques. Domitien ordonna de se saisir d'Apollonius et de le mener à Rome sous bonne escorte. Devançant cet ordre, le Sage se rendit lui-même dans la capitale de l'Empire.

À Pouzzoles, il rencontra son vieil ami Démétrius, lui-même exilé en tant que philosophe, qui essaie lui aussi de dissuader son maître ; il ignorait le but du

voyage, mais voyant qu'on se jette dans la gueule du loup, il veut empêcher une telle folie. Dans sa réponse d'une hauteur toute philosophique, le Tyanéen, sans convaincre Demetrius, ranime le courage de son disciple Damis qui, laissé libre de choisir, suit néanmoins son maître.

Arrivé à Rome, les délateurs préviennent tout de suite Elion, préfet du prétoire, de la présence d'Apollonius. Celui-ci est aussitôt appréhendé et conduit devant le préfet qui, après l'avoir apparemment rudoyé, l'interroge seul à seul. C'est un subterfuge pour s'entretenir amicalement avec celui qu'il a connu à Alexandrie lorsque Vespasien venait le consulter. Elion avait apprécié le Sage et il lui donna les meilleurs conseils pour se défendre devant Domitien. Après cinq jours de prison, il comparait devant l'empereur qui lui pose un certain nombre de questions et, finalement, lui fait couper la barbe et les cheveux. Ceux-ci avaient la longueur que la nature, au cours de quelque quatre-vingts ans, avait pu leur donner.

S'il a consolé les prisonniers par sa philosophie pendant les cinq jours précédents, s'il a deviné, par sa double vue, les espions qui lui étaient envoyés tant dans la première prison que dans les fers, il va démontrer à Damis, qui se lamente de voir son maître ainsi maltraité et en bien grand danger, qu'il n'a rien perdu de sa puissance thaumaturgique. Dans sa cellule, il se défait de ses fers pour montrer qu'il sera bientôt libre et revient dans ces mêmes fers avant d'en être extrait pour être remis dans la première prison où ses anciens compagnons n'en reviennent pas de le voir paraître à nouveau. Il reste encore cinq jours dans cette prison avant de comparaître une nouvelle fois devant Domitien qui a réuni pour condamner le philosophe tout le gratin de Rome.

Apollonius a préparé, pendant les jours qui précèdent sa comparution, une longue plaidoirie intitulée son « Apologie ». Il n'aura pas à s'en servir ; nous ne la connaissons que par Damis qui nous la rapporte. L'accusateur a proposé à Domitien quatre questions ou chefs d'accusation, en ne laissant qu'une brève réponse à l'accusé. Mais le Sage saura répondre avec tant de prudente logique que l'assistance en est ébranlée. Et, miracle, Domitien, sentant l'ambiance défavorable, absout l'accusé. Mais, le miracle le plus étonnant, c'est Apollonius qui va l'accomplir : après avoir rendu grâce à l'empereur de son geste de clémence, alors qu'il est toujours à son banc



d'accusé, il dit : « *Laisse-moi donc partir, car tu ne peux rien sur mon âme, et sur mon corps lui-même tu n'as aucun pouvoir.* » Puis, Apollonius s'évanouit comme une ombre et disparut du prétoire. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Domitien n'avait pas fière allure. Pour se donner une contenance, il voulut appeler la cause suivante, mais il ne put trouver ses mots et dut lever l'audience.

Avant de comparaître, Apollonius avait renvoyé Damis auprès de Demetrius, à Pouzzoles, le chargeant de dire à ce dernier qu'il les rejoindrait bientôt. Ceux-ci se lamentaient et, plus le temps passait, plus leur angoisse était grande, lorsqu'ils virent apparaître Apollonius. Tel saint Thomas devant le Christ, ils voulurent le toucher, tant était invraisemblable une telle présence. Mais, c'était bien lui qui avait franchi une grande distance en quelques heures.

Apollonius et Damis retournèrent en Grèce où personne ne voulait croire en la présence du Sage après avoir appris son arrestation. Il visita encore des temples et, contre l'avis des prêtres, l'autel de Trophonius et, finalement, se rendit à Éphèse. C'est là qu'un jour, peu après midi, alors qu'il enseignait les foules, il s'interrompt au milieu de son éloquence habituelle puis, comme absent, se mit à crier : « *Frappe, Stephanus, frappe, et prends garde que le tyran n'échappe.* » Puis, il explique à la foule interdite que Domitien venait d'être assassiné.

Nerva succéda à Domitien et sollicita les conseils du Tyranéen qui, prévoyant le court règne de cet empereur et sa propre fin très prochaine, lui répondit : « *Nous vivrons ensemble longtemps, mais ce sera dans un lieu où nous ne commanderons à personne et où personne ne nous commandera.* » Puis, comme ces animaux qui ne veulent pas donner le spectacle de leur mort, Apollonius envoya Damis à Rome avec un message pour Nerva et il en profita pour disparaître. Personne ne sut où il était passé. Damis ne le retrouva pas à son retour. Les plus belles légendes circulèrent ; mais, il est un fait, c'est que personne ne trouva ni son corps ni sa tombe. Quelque temps après, il apparut à un disciple incrédule s'interrogeant sur l'immortalité de l'âme. Ainsi, par-delà la mort, le Sage de Tyane voulait faire encore un prodige.

Telle est la vie de cet extraordinaire thaumaturge, éclair de sagesse dans un monde en pleine mutation. On sait à peu près la date de sa disparition

terrestre car Nerva fut empereur de 96 à 98 après Jésus-Christ.

Le Tyranéen attribuait à son régime de vie ultra-ascétique les facultés qu'il avait. Quelles que soient les véritables raisons de ses facultés, tous ceux qui ont lu la vie des grands initiés ou des grands thaumaturges, ou même des grands saints, savent que ce qui est étrange n'est pas antinaturel, mais ne fait que mettre en jeu des forces latentes ou insoupçonnées.

On attribue à Apollonius diverses œuvres : *Apologie* (projet de défense devant Domitien), un traité d'astrologie (en quatre tomes), *Sur les sacrifices* (cité par Eusèbe de Césarée), *Hymne à la mémoire*, *Doctrine de Pythagore*, *Testament*, *Lettres*. Nulle part il est fait état du « Nuctemeron ». Ou bien c'est une erreur d'Éliphas Lévi (en annexe de son ouvrage *Dogme et rituel de haute magie*), ou bien ce fragment est un extrait du traité d'astrologie.

Ce mot « Nuctemeron » signifie littéralement le jour et la nuit et, symboliquement, la lumière qui sort des ténèbres, l'ordre du chaos. C'est dans ce texte que deux compagnons de la Hiérophanie<sup>2</sup> trouvèrent leur pseudonyme : Gérard Encausse, qui était médecin de son état, prit le nom de « Papus », premier génie de la première heure (génie de la médecine), le docteur Lalande, gendre de M. Philippe, prit celui de « Haven », septième génie de la première heure.



<sup>2</sup> On désigne souvent sous cette appellation le groupe d'ésotériciens réunis autour de Papus à la charnière des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. La paternité de ce mot reviendrait à l'un d'entre eux, Victor-Émile Michelet, auteur d'un livre témoignage *Les Compagnons de la Hiérophanie*.

**LE NUCTEMERON**  
(ATTRIBUÉ À APOLLONIUS DE TYANE)

**Première heure :**

Dans l'unité, les démons chantent les louanges de Dieu, ils perdent leur malice et leur colère.

**Seconde heure :**

Par le binaire, les poissons du Zodiaque chantent les louanges de Dieu, les serpents de feu s'enlacent autour du caducée et la foudre devient harmonieuse.

**Troisième heure :**

Les serpents du caducée d'Hermès s'entrelacent trois fois, Cerbère ouvre sa triple gueule et le feu chante les louanges de Dieu par les trois langues de la foudre.

**Quatrième heure :**

À la quatrième heure, l'âme retourne visiter les tombeaux : c'est le moment où s'allument les lampes magiques aux quatre coins des cercles, c'est l'heure des enchantements et des prodiges.

**Cinquième heure :**

La voix des grandes eaux chante le dieu des sphères célestes.

**Sixième heure :**

L'esprit se tient immobile, il voit les monstres infernaux marcher contre lui et il est sans crainte.

**Septième heure :**

Un feu qui donne la vie à tous les êtres animés est dirigé par la volonté des hommes purs. L'initié étend la main et les souffrances s'apaisent.

**Huitième heure :**

Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

**Neuvième heure :**

Le nombre qui ne doit pas être révélé.

**Dixième heure :**

C'est la clé du cycle astronomique et du mouvement circulaire de la vie des hommes.

**Onzième heure :**

Les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux, ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messagers de Dieu.

**Douzième heure :**

Ici s'accomplissent par le feu les œuvres de l'Éternelle lumière.

Mais, ce thaumaturge n'est pas un simple faiseur de miracles ; il mérite bien de s'inscrire dans la liste de ceux qui constituent les maillons de la grande Tradition Universelle. J'en veux pour témoignage cette lettre philosophique qu'il envoya à son ami Valérius pour lui exposer certaines vérités sur la vie et la mort.

**Consolation à Valérius**

Personne ne meurt, si ce n'est en apparence, de même que personne ne naît, si ce n'est en apparence. En effet, le passage de l'essence à la substance, voilà ce qu'on a appelé naître. Et ce qu'on a appelé mourir, c'est au contraire le passage de la substance à l'essence. Rien ne naît, rien ne meurt en réalité, mais tout paraît d'abord pour devenir ensuite invisible ; le premier effet est produit par la densité de la matière, le second par la subtilité de l'essence qui reste toujours la même, mais qui est tantôt en mouvement, tantôt en repos. Elle a cela de propre dans son changement d'état que ce changement ne vient pas de l'extérieur : le tout se subdivise en parties ou les parties se réunissent en un tout, l'ensemble est toujours UN. Quelqu'un dira peut-être : qu'est-ce qu'une chose qui est tantôt visible, tantôt invisible, qui se compose des mêmes éléments ou d'éléments différents ? On peut répondre que,

lorsqu'elles sont massées, elles paraissent à cause de la résistance de leur masse ; au contraire, quand elles sont espacées, leur subtilité les rend invisibles. La matière est nécessairement renfermée ou répandue hors du vase éternel qui la contient, mais elle ne naît ni ne meurt...

Comment donc une erreur aussi grossière que celle-ci a-t-elle pu subsister si longtemps ? C'est que quelques personnes s'imaginent avoir été actives quand elles ont été passives ; elles ne savent pas que les parents sont les moyens et non les causes de ce qu'on appelle les naissances des enfants, comme la terre fait sortir de son sein les plantes mais ne les produit pas. Ce ne sont pas les individus visibles qui se modifient, c'est la substance universelle qui se modifie en chacun d'eux. Et cette substance, quel autre nom lui donner que celui de substance première ? C'est elle seule qui est et demeure, dont les modifications sont infinies, c'est le dieu éternel dont on oublie, à tort, le nom et la figure pour ne voir que les noms et les figures de chaque individu. Mais ce n'est rien encore. On pleure lorsqu'un individu est devenu Dieu, non par un changement de nature mais par un changement d'état. Il ne faut pas déplorer la mort, mais au contraire l'honorer et la vénérer.

Ce qu'il y a de plus illustre sur la terre, c'est un grand pouvoir et parmi ceux qui ont un grand pouvoir, le plus recommandable est celui qui se commande à lui-même. Est-il conforme au respect qu'on doit à Dieu de se plaindre de la volonté de Dieu ? S'il y a un ordre dans l'univers et si cet ordre est réglé par Dieu, le juste ne désirera pas les bonheurs qu'il n'a pas ; un tel désir vient d'une préoccupation égoïste et contraire à l'ordre. Mais, il estimera comme heureux ce qui lui arrivera. Avancez dans la sagesse et songez à guérir votre âme, rendez la justice et corrigez les coupables ; cela vous fera oublier vos larmes ; vous ne devrez pas penser à vous avant de penser au public. C'est le contraire que vous devez faire.

Voulez-vous savoir ce qu'est la mort ? Faites-moi périr aussitôt après le dernier mot que je prononce ; aussitôt, privé de mon enveloppe matérielle, je suis plus puissant que vous.

Par Jean-Pierre Bayard



*Divers ouvrages ont été consacrés à la franc-maçonnerie féminine : aussi dois-je en parler sur le plan traditionnel.*

**S** l'initiation est la capacité d'entrer en contact avec nos énergies subtiles permettant à l'être de se forger une nouvelle personnalité plus cohérente et harmonieuse, le rituel – qu'il soit anglo-saxon ou français – doit correspondre à la nature profonde de l'individu. Malgré le désir profane d'égaliser les natures masculines et féminines, on se rend compte qu'en dehors des valeurs matérielles hommes et femmes se différencient dans leur morphologie et dans leurs comportements ; ces deux sensibilités se complètent pour aboutir à l'unité, celle du couple. Je songeais ainsi au logion 23 (ou dits) de l'Évangile selon saint Thomas<sup>1</sup> :

*« Quand vous ferez les deux Un,  
et le dedans comme le dehors,  
et le dehors comme le dedans,  
et le haut comme le bas,  
afin de faire le mâle et la femelle  
en un seul  
pour que le mâle ne se fasse pas mâle  
et que la femelle ne se fasse pas femelle,  
[...]  
alors vous irez dans le Royaume. »*

<sup>1</sup> Éditions Metanoia 1979.

N'est-ce pas la pensée gnostique de La Table d'Émeraude : il faut qu'il y ait séparation des énergies et que les deux principes se fondent pour retrouver le principe unitaire. Mais unité ne signifie pas pour autant uniformité.

Il est bien évident que la femme est aussi intelligente et sans doute plus sensible que l'homme : ces deux êtres sont aussi initiés l'un que l'autre. Cependant les religions n'admettent guère la femme au sacerdoce. Quant aux mystères initiatiques, ils reposent pour la plupart sur des rites d'un métier défini ; en occident, sur l'exercice du métier de constructeur, de maçon, ou des métiers qui en découlent. Le Compagnonnage a conservé cette tradition et il ne s'adresse qu'aux hommes, au contraire de quelques guildes qui, dans certains métiers, ont employé des femmes, particulièrement à la tapisserie, à la broderie. Certains auteurs, en se référant à de rares miniatures où des femmes construisent un mur, ont affirmé que celles-ci appartenaient à des sociétés du Compagnonnage : on y a surtout vu des religieuses accomplissant des travaux nécessaires à leur communauté. Nous ne possédons aucun document attestant que les femmes ont travaillé sur des chantiers, principalement ceux des cathédrales.

Cette exclusion de la femme paraît d'autant plus surprenante qu'avec le culte de la Déesse-Mère, on honore le principe féminin qui donne la vie par la « porte étroite et initiatique » comme le montrent ces représentations riches et variées remontant à plus de 20 000 ans avant notre ère. Ce culte a donné naissance à celui des Vierges noires, puis à celui de Marie l'immaculée conception dans le rayonnement de la Lumière. Georges Duby, dans un livre admirable<sup>2</sup>, sur un ton enjoué et badin, commente avec brio l'atmosphère de ces Dames du XII<sup>e</sup> siècle. On y voit défiler Aliénor d'Aquitaine qui repose maintenant à Fontevraud, notre belle et douce Héloïse qui est restée l'amante d'Abailard, cet extraordinaire novateur, mais je vous recommande aussi ce portrait de Marie-Madeleine la pécheresse qui, la première, annonça la résurrection de son bien-aimé Jésus. A cause du Compagnonnage, je pense plus Marie-Madeleine à la Sainte-Baume qu'à Vézelay. Cependant toutes ces femmes restent dépendantes des hommes, même la belle Aliénor aux immenses propriétés. Un livre riche et fort agréable à lire.

<sup>2</sup> Gallimard, 174 pages.

En Occident, au temps de Charlemagne, en 779, on aperçoit des groupes d'ouvriers indépendants condamnés par le pouvoir public et Émile Coornaert a montré que certaines corporations possédaient des rites initiatiques dépassant les simples serments des guildes respectant leurs « secrets » de métier. Les Compagnonnages, en 1245, lors de la construction de la cathédrale de Strasbourg, utilisent un rituel qui fait songer à une initiation spirituelle. Et d'ailleurs, les Compagnons itinérants qui élèvent les plus prestigieux monuments qui font encore notre gloire, n'emploient guère la main-d'œuvre locale, environ le dixième, d'où d'ailleurs des revendications et des procès. Or, les Compagnons, respectant les obligations de leurs confréries, n'embauchent pas de femmes et refusent celles attachées aux Guildes corporatives reconnues par les pouvoirs en place. La franc-maçonnerie opérative, bien que de plus en plus spéculative, suit les mêmes principes.

D'ailleurs les rites archaïques respectent rigoureusement le sacré comme le prouve la doctrine initiatique de l'Afrique équatoriale, le Bouity (*bwiti*), plus particulièrement pratiquée au Gabon par la communauté M'Pongwé<sup>3</sup>. Ces groupes initiatiques, masculins et féminins, pratiquent des rituels nettement différenciés selon les sexes et sont rigoureusement ignorés des uns et des autres. Nous retrouvons le principe si cher à Stanislas de Guaita et que j'ai rapporté maintes fois : l'homme féconde la femme qui met au monde un être parfait, tandis que la femme féconde l'esprit de l'homme qui porte à germination une idée. Cette thèse a été défendue par quelques écrivains comme René Guénon : *Aperçus sur l'initiation* (page 102), *Études sur la Franc-Maçonnerie et le compagnonnage* (Tome 2, pages 19-25), Albert Lantoin *La femme dans la Franc-Maçonnerie* dans *Hiram couronné d'épines* (Tome 1, chapitre II), Oswald Wirth, dans *Le Symbolisme* (numéro de janvier 1927, page 19), René Le Forestier, *Maçonnerie féminine et loges académiques* (notes d'Antoine Faivre, Arché 1979), Jean Servier, *L'homme et l'invisible* (Payot-Imago 1980, pages 314-316), *L'initiation féminine* (Loge Sub Rosa, Genève), Jean-Pierre Bayard, *La spiritualité de la Franc-Maçonnerie* (Dangles 1982, pages 267-284), *Précis de Franc-Maçonnerie* (Dervy 1994, pages 159-167).

<sup>3</sup> La Bible secrète des noirs selon le Bouity, par Prince Birinda de Boudiéguay des Eschiras (*Omnium littéraire*, Paris 1952).

Par ailleurs, Frédéric Nietzsche dans ses *Œuvres posthumes* (Mercure de France 1934, page 156) voit dans « l'émancipation des femmes » une masculinisation des femmes, c'est-à-dire « une dégénérescence des instincts de la femme qui ruinent leur puissance ». Suzanne Séchath dans *La renaissance de l'initiation féminine* (La Maison de vie, page 29) nous met en garde en montrant la différence entre « initiation féminine » et « féminisme », ce « mouvement socio-politique, volonté de revanche de la femme sur l'homme, ce qui est anti-initiatique ». Cet ouvrage de 190 pages reflète à la base les mystères égyptiens et montre que si l'homme construit le Temple, la femme doit en entretenir l'éclat. Ce sentiment est d'ailleurs renforcé en lisant l'ouvrage d'un frère qui a connu la Grande Loge Nationale Française et qui sous le nom d'emprunt de Christopher Lodge publie à « La Maison de vie » : *Quel avenir pour la Franc-Maçonnerie ?*, un ouvrage de 155 pages au ton parfois polémiste mais qui reflète la recherche traditionnelle ; un livre courageux mais qui devrait être réservé aux seuls maçons sans pouvoir alimenter les propos malveillants, car, il faut bien l'avouer, cet Ordre transforme bénéfiquement de nombreux individus.

Dans son numéro 30 de *Cahier bleu* (juin 1995), la Grande Loge de Suisse publie un intéressant article de Jean-R. Gagnebin qui affirme que la femme doit posséder ses propres rituels correspondant à sa sensibilité intérieure. C'est ainsi qu'à Paris, la loge Heptagone, comme des loges féminines des Pays-Bas, ont élaboré un rituel basé sur les rites du tissage avec la symbolique des trames et des entre-lacs. La poterie pourrait donner lieu à d'autres rituels puisque le premier potier est Dieu. Michel Raoult a publié des rituels celtiques basés sur le culte lunaire tandis que Serge Caillet a composé un intéressant rituel féminin du Rite de Memphis-Misraïm : *Arcanes et rituels de la Maçonnerie égyptienne*<sup>4</sup>.

Alors, que penser de la Maçonnerie mixte ? de la Maçonnerie féminine ? La Maçonnerie de 1717 ne peut refléter par ses Constitutions de 1723 qu'un sentiment général, celui de la servilité de la femme. Celle-ci, dans un siècle puritain, dépend de son père, de son mari ou de son tuteur. Elle n'est pas libre au sens juridique. Le monument sacré ne peut être réalisé que par celui

<sup>4</sup> Éditions Guy Trédaniel, Paris.

qui « est libre et de bonnes mœurs ». La Franc-Maçonnerie de 1717 suit l'exemple des anciennes loges de constructeurs et ne peut accepter que des hommes. Seuls contes et légendes par un effet de compensation donnent les pouvoirs les plus étendus aux reines et aux princesses : ce sont elles qui commandent. À notre époque, les clubs-services, issus de la Franc-Maçonnerie, sont réservés aux hommes comme dans les clubs anglais, si bien que quelques groupes ont été constitués par des femmes. Les équipes sportives sont soit masculines soit féminines et personne ne s'en offusque. Le sacerdoce reste masculin bien que quelques femmes appartiennent au soufisme. Le Compagnonnage toujours existant à notre époque et malgré l'élargissement de ses métiers est uniquement masculin. Alors que l'on peut actuellement librement choisir son Obédience masculine, féminine ou mixte, pourquoi quelques frères et sœurs veulent-ils imposer des transformations au sein de leur groupe afin d'uniformiser la Maçonnerie ? Des Frères ou des Sœurs estiment qu'on travaille mieux entre membres d'un même sexe, d'autres que la complémentarité est nécessaire : laissons à chacun le droit de choisir sa voie.

Bravant tous ces clichés de l'incompréhension, Andrée Buisine, dans *La Franc-Maçonnerie anglo-saxonne et les femmes*<sup>5</sup>, définit cet apport féminin ; son texte souple et précis fourmille de renseignements puisés aux sources mêmes, se nourrissant des rituels, des conversations et de la fréquentation des loges. De sa thèse de doctorat d'état en Histoire soutenue à Dijon le 22 janvier 1990, elle a conservé, plus que la pensée traditionnelle, l'aspect à la fois spirituel et historique, basé sur des valeurs initiatiques qui, particulièrement aux USA, s'inscrivent dans un contexte sociologique, dans le respect des usages et des coutumes d'un pays.

Le grand intérêt de cet ouvrage est de mettre en parallèle les loges d'adoption françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis nos loges féminines actuelles, face aux loges féminines anglaises et américaines. Dans les structures complexes de l'Amérique la femme, qu'elle soit blanche ou noire, doit être une parente d'un franc-maçon. Considérant que la Franc-Maçonnerie est un domaine masculin, la femme n'exige pas d'être traitée sur un pied d'égalité mais elle veut être

<sup>5</sup> Éditions Guy Trédaniel, Paris.



## À propos de la franc-maçonnerie féminine

reconnue comme la compagne ou la parente qui a le droit de bénéficier de l'aide et de la protection de l'ensemble de la maçonnerie. C'est donc principalement la recherche de la sécurité. En établissant un vaste panorama de la « Co-Masonry » (la Maçonnerie mixte), Andrée Buisine commente l'action du Droit Humain, celle aussi d'Annie Besant pour qui elle garde une grande admiration. Cette maçonnerie mixte fondée à Paris en 1893 par Georges Martin et Maria Deraismes a toujours son siège à Paris mais ses ramifications sont importantes tant en Angleterre qu'en Amérique. Cependant, pour ces derniers états, la maçonnerie mixte reste « une déviation et une aberration ». L'auteur interroge également les structures des loges américaines composées d'une ethnie définie : ainsi des Maçons italiens pratiquent les rituels rédigés dans leur langue d'origine. La jeunesse féminine très importante structure les futurs ateliers féminins. Mais, aux côtés des théosophes, il faut encore retrouver Memphis-Misraïm, la Golden Dawn et de nombreux autres rites. Les Hauts Grades maçonniques importés des loges féminines anglaises marquent la Grande Loge Féminine de France qui, par ailleurs, grâce à sa loge « La Rose des Vents », a su implanter cet esprit au-delà de nos frontières et ainsi tisser une vaste chaîne de la solidarité féminine. Un admirable condensé qui non seulement donne le particularisme de nombreuses associations considérées sur le plan initiatique, mais bien un climat général montrant la richesse de la pensée féminine.

Avec *La Grande Loge Féminine de France. Autoportrait*<sup>6</sup>, voici un ouvrage collectif animé par Andrée Buisine pour célébrer le cinquantenaire de leur indépendance (21 octobre 1945). Cet ouvrage de 223 pages donne d'utiles renseignements sur la vie, l'organisation de cette obédience dont les loges d'adoption ont été formées en 1901 par la Grande Loge de France (et non par le Grand Orient comme l'écrivent quelques auteurs). Déjà, en 1935, le Convent de la Grande Loge de France avait décidé de donner cette indépendance qui n'est devenue effective qu'en 1945 par la naissance de l'Union maçonnique Féminine de France et qui ne prend son nom actuel qu'en 1952.

<sup>6</sup> Éditions Guy Trédaniel, Paris.

## Jacques Cazotte



Par Jean-Pierre Bayard

*En 1989, nous avons célébré le bicentenaire de la Révolution française. À cette occasion, Jean-Pierre Bayard avait écrit un article que nous republions dans les pages qui suivent.*

Nous fêtons et exaltons les nobles sentiments de fraternité de la Révolution française de 1789, mais pourrions-nous encore nous réjouir autant en 1792 ? Nous aurons une pensée émue en songeant que le 25 septembre 1792 notre frère Jacques Cazotte était guillotiné à Paris ; il allait avoir 73 ans, étant né le 17 octobre 1719 à Dijon. Il précédait de deux ans la mort de notre grand poète André-Marie Chénier et de combien d'autres !

Ce fils de bons bourgeois bourguignons, après de solides études chez les jésuites, était devenu avocat ; un de ses frères, grand vicaire de M. de Choiseul, évêque de Chalons, le fit engager par le ministère de la Marine. Commissaire, il fut envoyé dans plusieurs places maritimes d'autant qu'il était doué pour les langues ; contrôleur des Îles sous le Vent (1747), il séjourna à la Martinique et repoussa courageusement les attaques anglaises. Il y épousa Élisabeth Roignan, fille du premier juge de la Martinique.

Après avoir écrit des poèmes et des chansons où le fantastique et le diable tiennent une large place, en 1741, à vingt-deux ans, il publie des contes de fée au ton fort ironique, *La Patte de Chat*. L'année suivante, en 1742, *Les Mille et une fadaïses* prolongent la technique des Mille et une nuits, dont la traduction de Galland fut un franc succès. Puis un long poème en prose, *Ollivier*, sorte de roman de chevalerie inspiré du Roland furieux de l'Arioste, paraît en 1763. Il se lie avec Jean-François Rameau, le neveu de Rameau immortalisé par Diderot. Il publie aussi *La Nouvelle Raméide*, une supercherie (1772). Mais il lui faut revenir au conte, au fantastique, à l'humour : en 1767, c'est *Le Lord impromptu*.

Ce n'est qu'en 1772 que paraît *Le Diable amoureux*, une œuvre qui immor-

talise son nom. Gérard de Nerval, qui a admirablement commenté les débuts prometteurs du jeune commissaire de la Marine, puis la richesse de cette dernière œuvre, écrit : « *Ainsi cet homme fut d'abord un poète gracieux de l'école de Marot et de La Fontaine, puis un conteur naïf, épris tantôt de la couleur des vieux fabliaux français, tantôt du vif chatolement de la fable orientale...* »

Dans *Le Diable amoureux*, Cazotte crée le personnage d'Alvare, jeune capitaine espagnol des gardes du roi de Naples qui, avec fatuité, évoque Belzébuth sur le conseil de ses amis. Le Diable apparaît sous l'aspect d'un hideux chameau et fait retentir un affreux Che Vuoi, mais Alvare qui ne manque pas de courage lui ordonne de se présenter sous une forme plus agréable et, finalement, un jeune et ravissant page – qui n'est autre qu'une avenante jeune fille –, Biondetta, se met à son service. À Venise, grâce à l'exquise démonsse, Alvare s'enrichit au jeu mais perd petit à petit l'attrait du risque. Le jeune officier, sur ses gardes, repousse l'amour de Biondetta qui lui révèle que, Sylphide, elle est venue sur terre parce que admirant le courage d'Alvare : maintenant, seul l'amour d'un homme terrestre peut lui permettre d'échapper à un terrible destin. Peu à peu le chevalier s'éprend de la belle créature qui le séduit progressivement ; il décide de l'épouser mais désire recevoir le consentement de ses parents. Tous deux partent pour l'Espagne et les scènes décrites par Cazotte sont admirables, dont celle du mariage campagnard. Finalement, lorsqu'Alvare succombe à la tentation de la chair, lorsqu'il croit posséder celle qu'il considère comme sa compagne spirituelle, Biodetta, après sa possession, se transforme, redevient le hideux chameau et prononce d'une voix rauque Che Vuoi, réplique du commencement du conte. Une leçon moralisante est tirée de cette allégorie qui montre l'homme aux prises avec toutes les tentations, selon les bases de la démonologie médiévale auxquelles Cazotte ajoute toutes les ressources de l'illuminisme et de l'ésotérisme.

L'écriture de ce conte est d'une belle coulée poétique, l'intérêt y est parfaitement dosé et reste toujours captivant. Est-ce seulement une récréation ? une « fadaise » de plus à ajouter à ses précédentes œuvres ? Ce roman est plein d'intuitions magiques ; il semble que nous soyons devant une cérémonie théurgique ; nous sommes conquis par le parfait équilibre entre le surnaturel et le fait réel, entre la passion et la loi morale. En 1772, Cazotte appartenait-

il à une société secrète ? En maître, il évoque l'astrologie, la kabbale et les épreuves initiatiques.

Gérard de Nerval s'est déjà interrogé sur ce point et il nous a laissé un riche commentaire sur *Les Illuminés*.

Avant de laisser la parole à Gérard de Nerval, il faut dire que Cazotte, ayant hérité de son frère un domaine près d'Épernay, a sollicité sa retraite comme commissaire général de la Marine. Avec son épouse, l'écrivain a alors partagé sa vie entre Pierry-en-Champagne et son appartement de Paris, rue Thévenot.

Son fils Scévole est né à Pierry le 31 janvier 1764 ; ses deux autres enfants, Élisabeth et Henri, sont également nés dans la grande demeure champenoise.

Gérard de Nerval (1818-1855), qui a été fort influencé par Cazotte, a ainsi dressé un fort beau portrait de cet homme qui a maîtrisé une veine littéraire où rêve, poésie, imagination se complètent, s'enchevêtrent, puisant aussi bien dans l'imaginaire que dans la pensée ésotérique ; les tempéraments de ces deux hommes sont les mêmes, ce qui fait écrire à Jean Richer : « *Deux nobles voyageurs, Cazotte et Nerval* » (Club Français du Livre, 1951). Écoutons les réflexions de Nerval :

« *Les livres traitant de la cabale et des sciences occultes inondaient alors les bibliothèques ; les plus bizarres spéculations du Moyen Âge ressuscitaient sous une forme spirituelle et légère, propre à concilier à ces idées rajeunies la faveur d'un public frivole, à demi impie, à demi crédule, comme celui des derniers âges de la Grèce et de Rome. L'abbé de Villars, dom Pemety, le marquis d'Argens popularisaient les mystères de l'Œdipe Aegyptiacus et les savantes rêveries des néoplatoniciens de Florence. Pic de la Mirandole et Marsile Ficin renaissaient tout empreints de l'esprit musqué du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans Le comte de Gabalis, les Lettres cabalistiques et autres productions de philosophie transcendante à la portée des salons. Aussi, ne parlait-on plus que d'esprits élémentaires, de sympathies occultes, de charmes, de possessions, de migration des âmes, d'alchimie et de magnétisme surtout. L'héroïne du Diable amoureux n'est autre qu'un de ces lutins bizarres que l'on peut voir décrits à l'article « Incube » ou « Succube », dans Le monde enchanté, de Bekker. »*

Le rôle un peu noir que l'auteur fait jouer en définitive à la charmante Biondetta suffirait à indiquer qu'il n'était pas encore initié, à cette époque, aux mystères des cabalistes ou des illuminés, lesquels ont toujours soigneusement distingué les esprits élémentaires, sylphes, gnomes, ondins ou salamandres, des noirs suppôts de Belzébuth. Pourtant l'on raconte que, peu de temps après la publication du *Diable amoureux*, Cazotte reçut la visite d'un mystérieux personnage au maintien grave, aux traits amaigris par l'étude et dont un manteau brun drapait la stature imposante.

Il demanda à lui parler en particulier et quand on les eut laissés seuls, l'étranger aborda Cazotte avec quelques signes bizarres, tels que les initiés en emploient pour se reconnaître entre eux.

Cazotte, étonné, lui demanda s'il était muet et le pria d'expliquer mieux ce qu'il avait à dire. Mais, l'autre changea seulement la direction de ses signes et se livra à des démonstrations plus énigmatiques encore.

Cazotte ne put cacher son impatience. « *Pardon, monsieur*, lui dit l'étranger, *mais je vous croyais des nôtres et dans les plus hauts grades.* »

– *Je ne sais pas ce que vous voulez dire*, répondit Cazotte.

– *Et sans cela, où donc auriez-vous puisé les pensées qui dominent dans votre Diable amoureux ?*

– *Dans mon esprit, s'il vous plaît.*

– *Quoi ! ces évocations dans les ruines, ces mystères de la cabale, ce pouvoir occulte de l'homme sur les esprits de l'air, ces théories si frappantes sur le pouvoir des nombres, sur la volonté, sur les fatalités de l'existence, vous auriez imaginé toutes ces choses ?*

– *J'ai lu beaucoup, mais sans doctrine, sans méthode particulière.*

– *Et vous n'êtes même pas franc-maçon ?*

– *Pas même cela.*

– *Eh bien, monsieur, soit par pénétration, soit par hasard, vous avez pénétré des secrets qui ne sont accessibles qu'aux initiés du premier ordre, et peut-être serait-il prudent désormais de vous abstenir à de pareilles révélations.*

– *Quoi ! j'aurais fait cela !* s'écria Cazotte effrayé ; *moi qui ne songeais qu'à divertir le public et à prouver seulement qu'il fallait prendre garde au diable.*

– *Et qui vous dit que notre science ait quelque rapport avec cet esprit des ténèbres ? Telle est pourtant la conclusion de votre dangereux ouvrage. Je vous ai pris pour un frère infidèle qui trahissait nos secrets par un motif que j'étais curieux de connaître... Et, puisque vous n'êtes en effet qu'un profane ignorant de notre but suprême, je vous instruirai, je vous ferai pénétrer plus avant dans les mystères de ce monde des esprits qui nous presse de toutes parts, et qui par intuition s'est déjà révélé à vous.*

Cette conversation se prolongea longtemps ; les biographes varient sur les termes, mais tous s'accordent à signaler la subite révolution qui se fit dès lors dans les idées de Cazotte, adepte sans le savoir d'une doctrine dont il ignorait qu'il existât encore des représentants. Il avoua qu'il s'était montré sévère, dans son *Diable amoureux*, pour les cabalistes, dont il ne concevait qu'une idée fort vague, et que leurs pratiques n'étaient peut-être pas aussi condamnables qu'il l'avait supposé. Il s'accusa même d'avoir un peu calomnié ces innocents esprits qui peuplent et animent la région moyenne de l'air, en leur assimilant la personnalité douteuse d'un lutin femelle qui répond au nom de Belzébuth.

« *Songez*, lui dit l'initié, *que le père Kircher, l'abbé de Villars et bien d'autres casuistes ont démontré depuis longtemps la parfaite innocence de ces esprits au point de vue chrétien. Les Capitulaires de Charlemagne en faisaient mention comme d'êtres appartenant à la hiérarchie céleste ; Platon et Socrate, les plus sages des Grecs, Origène, Eusèbe et saint Augustin, ces flambeaux de l'Église, s'accordaient à distinguer le pouvoir des esprits élémentaires de celui des fils de l'abîme... »*

Nous pouvons ajouter que ce précurseur d'Hoffmann vivait à l'époque du comte de Saint-Germain, de Cagliostro, de Mesmer, qu'il était l'ami de la marquise de la Croix, enthousiaste de Saint-Martin. Dom Pernety (1716-

1801) avait publié ses Fables égyptiennes et grecques dévoilées ainsi que son *Dictionnaire mytho-hermétique*. Il est très probable que Cazotte avait vu les magnifiques planches gravées qui ornent le traité *L'Œdipus Aegyptiacus* paru en 1652 et 1653, dû au père jésuite allemand Athanase Kircher (1602-1680). *Le Monde enchanté* de Balthasar Bekker paru en quatre volumes à Amsterdam en 1694, admirable de démonologie souvent cité, a aussi laissé une forte impression sur nos jeunes littérateurs.

Cazotte, non initié, pouvait refléter la doctrine des adeptes en se servant des grands écrits à la portée de tous.

En 1775, Cazotte serait devenu membre martiniste à Lyon et, en 1778, « Chevalier Maçon Élu Cohen de l'Univers ». Il a été écrit qu'on l'avait forcé de subir les épreuves de l'initiation et qu'il aurait craint de subir le même sort que l'abbé Nicolas de Montfaucon de Villars (1635-1673), mystérieusement assassiné sur la route de Lyon. Cet ecclésiastique avait-il trop révélé dans son roman symbolique *Le comte de Gabalis* ou *Entretien sur les Sciences secrètes* publié en 1670 ? Avait-il trop abordé les relations entre humains et esprits élémentaires dans un esprit magique et théurgique ? Par inclination personnelle, déjà préparé, Cazotte se fit initier. Toutes les circonstances de son initiation figurent dans le premier chapitre du récit romancé de Madame d'Hautefeuille (*La Famille Cazotte*, paru dans *Le Correspondant* début 1845, publié en 1846). Nerval a repris ce texte et tous les biographes de Cazotte citent Nerval.

Dans sa propriété champenoise, l'auteur du *Diable amoureux* reçut Louis-Claude de Saint-Martin et aussi le neveu de Rameau.

Très influencé par les théories de Martinès de Pasqually, Cazotte pensait que seules les puissances magiques parviendraient à calmer l'ouragan révolutionnaire.

On connaît la prophétie rapportée par La Harpe selon laquelle, pendant un dîner qui eut lieu en 1788, Cazotte aurait prédit à plusieurs personnes leur mort violente dans la grande tourmente sanguinaire de la Révolution ; dans sa rêverie prémonitoire, il aurait évoqué plusieurs événements politiques qui eurent lieu cinq ans plus tard ; il aurait aussi annoncé sa propre mort. Eliphas Lévi, dans son *Histoire de la Magie* (1960, p. 435) rapporte les mêmes faits d'après Deleuze. Mais La Harpe, lui-même, déclarait que la prophétie de

Cazotte « n'est que supposée » ; pour Sainte-Beuve, cette prophétie était le chef-d'œuvre littéraire de La Harpe. Malgré les assertions de Nerval, il semble que ce ne soit là qu'une invention littéraire, mais on a assuré qu'effectivement un soir Cazotte avait tenu avec gravité des propos qui pouvaient passer pour vraisemblables sur l'avenir de la France. Ce n'était pas le sinistre oracle, aux termes si précis, rapporté par Nerval, mais une rêverie prémonitoire faite dans des temps qui s'annonçaient bien incertains. Jacques Cazotte, grand serviteur de la France, est resté fidèle aux principes de la royauté. Gérard de Nerval a trop insisté sur le rôle que les Illuminés auraient pu jouer sur le cours des événements de la Révolution française. Il faut plus sûrement retenir les études de René Le Forestier (*La Franc-Maçonnerie occultiste au XVIII<sup>e</sup> siècle et l'Ordre des Elus Coens*, 1928) et de G. Van Rijnberk (*Martinès de Pasqually*, 2 volumes).

Jacques Cazotte encourage son fils Scévole dans les mêmes dispositions ; ce dernier est lieutenant dans la Garde du Roi et il se bat aux Tuileries, près du Régiment des Suisses ; Scévole est aussi un mystique et il écrit à son père : « En sortant de l'église, je me suis rendu à l'autel de la patrie, où j'ai fait, vers les quatre côtés, les commandements nécessaires pour mettre le Champ de Mars entier sous la protection des anges du Seigneur. »

Jacques Cazotte écrit de nombreuses lettres. Il trace même un itinéraire permettant la fuite du roi et offre sa maison comme asile momentané ; il indique à son beau-père Roignan le moyen d'organiser la résistance en Martinique contre les six mille républicains envoyés pour commander l'île. Les lettres sont précises, mais par ailleurs, Cazotte paraît soumis à ses chimères ; il a des hallucinations, des visions du diable car « le monde invisible nous presse de tous côtés ».

Arrêté avec sa fille Élisabeth, tous deux reconnaissent leurs écrits. Ils sont enfermés à l'Abbaye ; grâce à l'attitude courageuse d'Élisabeth, ils sont relâchés. Pierre Mariel écrit que la découverte d'autres papiers compromettants – dont les écrits de théurgie avec des signes mystérieux – provoque la nouvelle arrestation du vieillard qui est conduit à la Conciergerie. Sa fille l'y rejoint librement. Ses convictions religieuses et royalistes le désignent nettement comme un contre-révolutionnaire actif. Le 25 septembre 1792, il comparaît devant le Tribunal révolutionnaire. Le réquisitoire de Fouquier-Tinville est



implacable ; le président Lavau, martiniste, le condamne à mort mais « celui-ci lui fit une allocution étrange, pleine d'estime et de regret », écrit Eliphaz Lévi (*Histoire de la Magie*, p. 440) qui ajoute : « Il l'engageait à être jusqu'au bout digne de lui-même et à mourir en homme de cœur comme il avait vécu. La révolution, même au tribunal, était une guerre civile et les frères se saluaient avant de se donner la mort. C'est que, des deux côtés, il y avait des convictions sincères et par conséquent respectables. »

Cazotte, malgré son âge, fut exécuté le jour même, à sept heures du soir, sur la place du Carrousel. Il s'écria : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi. »

Sa femme et ses enfants survécurent à la tourmente révolutionnaire. Scévole, émigré, se maria en Angleterre (1799), rentra en France en 1814 ; promu chef de bataillon, nommé chevalier de Saint-Louis, il devint bibliothécaire de la ville de Versailles (1815-1831) et mourut à Paris le 20 juin 1853, laissant des descendants. Sa sœur Élisabeth se maria au chevalier de Plas et mourut en couches. Henri s'exila au Chili et ses descendants résidèrent au Chili et en France.

La profonde pensée, l'originalité de Cazotte sont restées fort vivantes. Elles s'expriment à travers l'œuvre de Gérard de Nerval dont *Aurelia*, celle de Charles Nodier (1780-1844), le merveilleux conteur du salon de la bibliothèque de l'Arsenal, l'initié des Philalèthes et dont *Smarra ou les démons de la nuit* (1821), *Tribu* (1822) et l'étrange *La Fée aux miettes* (1932) ne sont que les étapes d'une production encore trop peu connue. Le professeur Antoine Faivre a étudié ces aspects de L'ésotérisme au XVIII<sup>e</sup> siècle et en a dressé le bilan. Initiés ou non aux mystères d'une société plus ou moins fermée, bien des littérateurs ont pu puiser dans une documentation riche et abondante, mystérieuse, et ainsi alimenter la part de rêverie que chaque homme porte en lui. Ils ont su restituer des climats, révéler grâce à l'illumination des expériences affectives, des réalités spirituelles, l'autre face des choses. Les notions de l'imaginal, de l'imagination créatrice ont été développées par Henry Corbin et Gilbert Durand qui ont pu ainsi fournir quelques clefs. Mais, cet univers sensible, où le spirituel prend corps dans les plus aimables fictions, où la logique du vivant se plie à une vision symbolique et prophétique, reste le domaine des poètes et de ceux qui s'intègrent dans la pensée traditionnelle. Jacques Cazotte a été l'un de ces privilégiés.



Par Laurent Fels

*S'intéresser à une poésie aussi exigeante que celle de Saint-John Perse, c'est se heurter inévitablement à un certain nombre d'obstacles qui rendent difficile la compréhension de l'œuvre.*

Comparés aux productions littéraires de certains poètes du XX<sup>e</sup> siècle qui sont souvent considérées comme plus faciles d'accès, les textes persiens apparaissent à beaucoup de lecteurs comme impénétrables. Pourtant, Saint-John Perse est loin d'être cet « écrivain obscur », expression selon laquelle la critique littéraire l'a qualifié durant de longues années. S'il est vrai que ses poèmes – et parfois même son œuvre épistolaire – exigent une certaine persévérance de la part du lecteur et du commentateur, un examen méthodique et approfondi de ses écrits permet généralement de lever le voile sur un grand nombre de passages qui, au premier abord, ont pu paraître incompréhensibles et énigmatiques. À bien des égards, la poésie persienne présente des richesses sublimes tant sur le plan de la rhétorique que sur celui de la poétique, mais celles-ci demeurent souvent invisibles pour un lecteur qui se contente de lire les poèmes d'une façon superficielle et ne les sonde pas en profondeur.

Saint-John Perse est un auteur qui maîtrise à la perfection l'art du collage. Cette pratique consiste à rassembler des informations provenant de sources diverses qui sont d'abord découpées avant d'être juxtaposées et confrontées au cœur même du texte littéraire qui en fait les prédelles d'un tableau cohérent et hautement poétique. Ceci explique par ailleurs l'usage des innombrables dossiers remplis de fiches et de découpures d'articles de presse que le poète s'est constitués au fil de sa carrière poétique et qui regroupent des éléments de champs d'intérêt aussi variés que larges. Ces dossiers sont conservés et peuvent être consultés à la Fondation Saint-John Perse d'Aix-en-Provence. Or, cette technique peut déstabiliser un lecteur qui ne dispose pas forcément de toutes les connaissances nécessaires pour

<sup>1</sup> Le présent article constitue la trace écrite d'une conférence donnée à la Maison de la Culture d'Arton le 13 avril 2008.



percer le mystère d'une allusion qui, à première vue, semble se glisser à l'intérieur d'une phrase, sans pour autant éclairer ou mettre en évidence l'esprit général de l'œuvre. En ce sens, beaucoup de passages de l'œuvre de Saint-John Perse donnent dans l'obscurité et il est très difficile d'en saisir le sens sans avoir recours à la critique génétique qui fournit, dans la plupart des cas, certaines clés de lecture indispensables. Une autre raison pour laquelle il n'est pas aisé aux lecteurs non initiés d'aborder les écrits persiens est que le poète a souvent brouillé les pistes en guidant ses lecteurs et ses commentateurs dans une voie qu'il a tracée d'avance. Ce n'est qu'après la mort du poète que la critique universitaire a pu recomposer le parcours du poète grâce aux documents qu'il avait légués à la Fondation Saint-John Perse avant sa disparition en 1975. Parmi ce legs, on trouve aussi le manuscrit d'*Anabase* qui a servi à l'édition originale et dont le poète avait fait don à Adrienne Monnier – éditrice, directrice de revue et poétesse – et qui a été racheté en vente publique par une étrangère. Cette dernière l'a remis au poète alors qu'il quittait le Quai d'Orsay<sup>2</sup>. Si *Anabase* est le premier poème que l'auteur a signé « Saint-John Perse », elle est aussi – et avant tout – son œuvre la plus célèbre et la moins transparente. Le mystère qui l'entoure joue sur le double sens que nous pouvons attribuer au substantif ésotérisme.

Ce mot a fait couler beaucoup d'encre et n'a pas été à l'abri de certaines déformations sémantiques qu'on lui a fait subir au fil du temps. Avant de nous lancer dans une lecture « ésotérique » de l'*Anabase* persienne, il importe de redéfinir cette notion complexe dans toute sa polysémie et de faire abstraction des fausses interprétations dont elle n'a pas été à l'abri. Voyons d'abord la façon dont les dictionnaires définissent l'ésotérisme. Le *Grand Robert* propose deux définitions différentes du mot :

1. Doctrine suivant laquelle certaines connaissances ne peuvent ou ne doivent pas être vulgarisées, mais communiquées seulement à un petit nombre de disciples.
2. Caractère de ce qui est voilé, impénétrable.<sup>3</sup>

<sup>2</sup> Cf. Albert HENRY, *Anabase de Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, coll. « Publications de la Fondation Saint-John Perse », 1983, p. 17.

<sup>3</sup> Paul ROBERT, *Le Grand Robert de la Langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2001, t. III, p. 182.

Quant au *Dictionnaire de philosophie*, il en donne deux définitions à son tour :

1. Phil. : désigne, dans les écoles grecques, l'enseignement qui s'adresse aux disciples déjà instruits, par opposition à l'enseignement exotérique qui s'adresse aux profanes. Terme appliqué aux écrits d'Aristote au sens acroamatique (réservé aux initiés).
2. Rel. : s'applique aux doctrines secrètes qui ne s'adressent qu'aux initiés. Ex. : les sectes religieuses grecques ou gnostiques.<sup>4</sup>

Précisons qu'un « initié » est celui qui a été introduit « à la connaissance d'un savoir ésotérique, et, par extension, de choses secrètes, cachées, difficiles »<sup>5</sup>. Finalement, examinons ce qu'en dit Pierre Riffard dans son *Nouveau dictionnaire de l'ésotérisme* :

Est ésotérique ce qui contient des connaissances ou des pratiques favorisant éveil intérieur et connaissance supérieure, grâce à une forme secrète, un fond occulte, une intention spirituelle. [...] Synonymes : « hermétique », « intérieur », « invisible », « mystérieux », « occulte », « secret ». Ce qui est ésotérique est intérieur, intime, interne. L'ésotérique est l'intérieur, puisque l'objet étudié est le dedans des choses, le secret d'un être, son arcane ; l'ésotérique est l'intime, puisque le sujet qui étudie se trouve au centre, avec son esprit, il est impliqué corps et âme, jusqu'à la moelle ; enfin, l'ésotérique est l'interne, puisque l'ésotérisme se veut fermé, réservé à des initiés.<sup>6</sup>

Deux pages plus loin, Riffard nous donne une suite de six « caractères » qui permet d'identifier l'ésotérisme :

[L]a discipline de l'arcane (garder le secret), l'impersonnalité de l'auteur (marquer l'aspect surhumain du message), l'opposition entre l'ésotérique

<sup>4</sup> Noëlla BARAQUIN et alii, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Armand Colin, 2005 [3e édition revue et augmentée], p. 123.

<sup>5</sup> Paul ROBERT, *Le Grand Robert de la Langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2001, t. IV, p. 174. Cf. également Abbé ROBIN, *Recherches sur les initiations anciennes et modernes*, Paris, Valleyre, 1779 et Édouard SCHURE, *Les Grands Initiés*, Paris, Perrin, 1921.

<sup>6</sup> Pierre RIFFARD, *Nouveau dictionnaire de l'ésotérisme*, Paris, Payot, 2008, pp. 91-92.

et l'exotérique (distinguer l'initié du non-initié, l'occulte du manifeste), le subtil (admettre des plans de réalité invisibles, supérieurs), les analogies et les correspondances (mettre en résonance toutes les parties de l'univers), le nombre formel (choisir l'arithmétique symbolique comme clef par excellence), les arts occultes (utiliser astrologie, magie, alchimie), les sciences occultes (admettre l'interprétation spirituelle, les cycles cosmiques, la vie après la mort...) et, bien sûr, l'initiation (chercher l'amélioration spirituelle pour soi et les autres).<sup>7</sup>

Si les définitions proposées par *Le Grand Robert* et le *Dictionnaire de philosophie* sont trop restreintes et n'insistent pas assez sur le côté intime de l'ésotérisme, l'explication que nous fournit Riffard est plus satisfaisante, surtout si nous la mettons en rapport avec *l'Anabase* de Saint-John Perse. Dérivé d'un mot grec qui signifie « de l'intérieur, de l'intimité »<sup>8</sup>, l'adjectif « ésotérique » désigne l'exploration du moi profond – donc une véritable « anabase intérieure » à travers les vastes étendues du subconscient – par le truchement de l'œuvre poétique. En ce sens, *Anabase* est le poème persien le plus centré sur les activités de l'esprit. Lors d'une entrevue en 1960, Perse a dit à Pierre Mazars :

*Anabase* a pour objet le poème de la solitude dans l'action. Aussi bien l'action parmi les hommes que l'action de l'esprit, envers autrui comme envers soi-même. J'ai voulu rassembler la synthèse, non pas passive, mais active, de la ressource humaine. Mais on ne traite pas, [en poésie,] de thèmes psychologiques par des moyens abstraits. Il a fallu « illustrer » : c'est le poème le plus chargé de concret...<sup>9</sup>

Dans la première lettre à Gustave-Adolphe Monod de mai 1906 qui ouvre le volet de la correspondance du volume de la *Pléiade*, le poète utilise pour la première fois l'expression de « sens intérieur »<sup>10</sup>. Selon Saint-John Perse, le critique idéal, c'est celui qui est « replié sur lui-même »<sup>11</sup> et qui mène – à l'instar du poète – une « anabase intérieure ». Dans les observations et

<sup>7</sup> Ibid. p. 94.

<sup>8</sup> Anatole BAILLY, *Abrégé du dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, 1901, p. 367.

<sup>9</sup> SAINT-JOHN PERSE, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 1108. [cette édition sera désormais abrégée en O.C.],

corrections que le poète envoie à T. S. Eliot pour la traduction anglaise d'*Anabase* en 1927, il écrit à propos du titre :

Le mot est neutralisé, dans ma pensée, jusqu'à l'effacement d'un terme usuel, et ne doit donc plus suggérer aucune association d'idées classiques. Rien à voir avec Xénophon. Le mot est employé ici abstraitement, incorporé au français courant avec toute la discrétion nécessaire, dans le simple sens étymologique de : « Expédition vers l'intérieur », avec une

<sup>10</sup> « [...] je sens mal que tu tiennes compte de ta sensibilité, de son "sens intérieur", comme disent les vieux mystiques flamands amoureux de Platon et de Plotin », O.C. p. 645. Dans son courrier à George Huppert (10 août 1956), Saint-John Perse oppose la poésie anglaise – dite logique, explicite et intellectuelle – à la poésie française qui s'appuie, selon lui, davantage sur elle-même et sur l'essence de son objet d'investigation et devient, par conséquent, une poésie dite « ésotérique » : « [...] C'est que l'esprit anglo-saxon est, de longue date, habitué au processus discursif de la poésie anglaise – poésie d'idée, donc de définition et d'éclaircissement, toujours explicite et logique, parce que de source rationnelle, et par là même portée aux enchaînements formels d'une dialectique intellectuelle et morale. La poésie française moderne, au contraire, ne se croit poésie qu'à condition de s'intégrer elle-même, vivante, à son objet vivant ; de s'y incorporer pleinement et s'y confondre même substantiellement, jusqu'à l'identité parfaite et l'unité entre le sujet et l'objet, entre le poète et le poème. Faisant plus que témoigner ou figurer, elle devient la chose même qu'elle "appréhende", qu'elle évoque ou suscite ; faisant plus que mimer, elle est, finalement, cette chose elle-même, dans son mouvement et sa durée ; elle la vit et "l'agit", unanimement, et se doit donc, fidèlement, de la suivre, avec diversité, dans sa mesure propre et dans son rythme propre : largement et longuement, s'il s'agit de la mer ou du vent ; étroitement et promptement s'il s'agit de l'éclair. Indépendamment de la part faite au subconscient pour la naissance même du poème, cette poésie, dans la poursuite de son information comme dans l'exercice de sa métrique, peut accepter hardiment l'imputation d'"ésotérisme", si l'on veut bien réserver à ce mot son acception étymologique : poésie instruite et animée "de l'intérieur". Tout cela donc fort éloigné du "dualisme" de la poésie anglaise, dont l'expression, dès l'abord, se veut "exotérique", et semble toujours découler de quelque "a priori" – ce qui lui laisse toujours droit, pour quelque thème que ce soit, à la sobriété, ses représentations étant déjà des conclusions, sa progression une suite d'affirmations, et son accentuation même, une assistance pour l'exercice de son autorité. La poésie anglaise semble toujours naître d'une méditation, non d'une transe ; suivre la ligne d'une modulation, non la complexité réelle d'une incantation. Successive toujours, ou thématique, elle redoute l'ellipse comme une inconséquence, et très harmonieusement se garde de l'accès, pour n'avoir pas de crise à dénouer. Son propos semble moins celui d'une révélation que d'une confirmation ; son mouvement moins celui d'une insinuation que d'une intimité. Aussi concise soit-elle, elle n'est encore que commentaire et paraphrase. Elle assiège, elle honore l'idée, de toute la révérence du chant, mais non point de la danse », O.C. pp. 565-566. Ce que Saint-John Perse reproche surtout à la poésie anglaise, c'est qu'elle manque de progression méthodique, voire de « quête » poétique (elle demeure, en somme, contemplative), contrairement à la poésie française qui, elle, se veut un parcours « actif », c'est-à-dire à la fois poétique, méta-poétique, psychanalytique et, par conséquent, « essentiel » (qui est de l'ordre de l'essence). Cette réflexion sur la poésie française – qui peut être comprise dans un sens plus large – est surtout une définition de sa propre création poétique.

<sup>11</sup> O.C. p. 677.

signification à la fois géographique et spirituelle (ambiguïté voulue). Le mot comporte aussi, de surcroît, le sens étymologique de : « montée à cheval », « montée en selle ». <sup>12</sup>

Il n'y a point de contradiction entre le « poème chargé de concret » et le titre employé « abstraitement ». Bien au contraire, *Anabase* est l'incarnation même d'une idée de sorte que le poème ne sépare pas le concret de l'abstrait. C'est précisément cette quintuple « ambiguïté voulue » qui détermine le poème : ambiguïté du narrateur d'*Anabase* et, par conséquent, ambiguïté de l'œuvre, ambiguïté du sens « concret » et de sa signification « abstraite », ambiguïté du projet et du danger encouru et, finalement, ambiguïté de la « solitude dans l'action ».

Notre étude de l'ésotérisme dans *Anabase* de Saint-John Perse se posera un double objectif : analyser le parcours « ésotérique » du poète pour aboutir à cette « anabase intérieure » qui mène au moi profond : c'est le « point sensible » du front « où le poème s'établit » <sup>13</sup>. En somme, *Anabase* constitue une réflexion sur la création poétique de Saint-John Perse dont nous allons essayer de retracer les différentes étapes.

La lecture d'*Anabase* que nous allons proposer est loin d'être la seule possible. Bien au contraire, il s'agit là d'une œuvre qui admet une multitude d'exégèses pouvant parfois se contredire, mais qui ne s'excluent jamais. C'est précisément de ses richesses ésotériques, philosophiques, psychanalytiques et scientifiques que le poème tire son originalité. Par conséquent, il devient une véritable source de sagesse et d'inspiration. Parmi les commentateurs qui se sont intéressés à la dimension ésotérique du poème, il y a Francis Pruner <sup>14</sup> qui insiste surtout sur l'influence de la numérologie, des solstices et des neuf dimensions du Ming t'ang <sup>15</sup> dans *Anabase*. Mireille Sacotte, quant à elle, met en évidence la relation entre Saint-John Perse et les pratiques chamaniques <sup>16</sup>. Henriette Levillain considère la poésie per-

<sup>12</sup> O.C. p. 1145.

<sup>13</sup> *Anabase*, in O.C. p. 94.

<sup>14</sup> Francis PRUNER, L'ésotérisme de Saint-John Perse (dans *Anabase*), Paris, Klincksieck, 1977.

<sup>15</sup> Celles-ci figurent les neuf Provinces de l'Empire chinois selon le schéma du Carré magique.

<sup>16</sup> Cf. Mireille SACOTTE, Parcours de Saint-John Perse, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1987, pp. 267-305 et Alexis Leger/Saint-John Perse, op. cit. pp. 181-194.

sienne comme un rituel, d'où l'importance de l'initiation et de la purification <sup>17</sup>. Par ailleurs, Colette Camelin et Joëlle Gardes-Tamine ont exploré les lectures « ésotériques » de Saint-John Perse parmi lesquelles on trouve des ouvrages traitant de l'occultisme, de la parapsychologie, de l'hypnotisme, de l'astrologie, du magnétisme, de la graphologie, de la magie et des Rose-Croix <sup>18</sup>. Pourtant, la critique ne s'est pas vraiment intéressée à l'importance du signe exotérique qui, suite à des transformations poétiques et parfois même alchimiques, devient un symbole ésotérique au double sens du mot. La question qui s'impose est celle du passage de l'exotérisme à l'ésotérisme, c'est-à-dire du monde extérieur à l'univers intime.

Les principaux vecteurs qui relient le concret et l'abstrait dans *Anabase* sont les quatre éléments : le feu, la terre, l'eau et l'air. Ils sont des entités qui appartiennent à première vue au domaine du concret, car nous pouvons les percevoir par nos cinq sens, mais ils jouent un rôle fondamental dans la création poétique. D'après Gaston Bachelard, ils sont à l'origine de l'« imagination matérielle » <sup>19</sup>, c'est-à-dire de « cet étonnant besoin de "pénétration" qui, par-delà les séductions de l'imagination des formes, va penser la matière, rêver la matière, vivre dans la matière ou bien – ce qui revient au même – matérialiser l'imaginaire... » <sup>20</sup>. En ce sens, les quatre éléments sont des connecteurs métaphysiques qui permettent au poète de « matérialiser » sa pensée. Ces constatations préliminaires nous permettent donc d'établir un lien entre la fondation « matérielle » ou « concrète » de la Ville dans *Anabase* et la cosmogonie poétique de Saint-John Perse. Une fois de plus, le principe selon lequel notre poète crée son œuvre double <sup>21</sup> (donc la Ville et le poème que nous désignerons par « Ville-poème ») se trouve étroitement lié aux quatre éléments, tant au niveau matériel qu'au niveau métaphysique. La constitution du projet se fait d'après les étapes suivantes : destruction et purification par le feu, puis préparation de la terre, naissance de l'œuvre dans l'eau et, finalement, voyage spirituel à travers l'air.

<sup>17</sup> Henriette LEVILLAIN, Le rituel poétique de Saint-John Perse, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1977.

<sup>18</sup> Colette CAMELIN et Joëlle GARDES-TAMINE, La « rhétorique profonde » de Saint-John Perse, op. cit. pp. 56-75.

<sup>19</sup> Gaston BACHELARD, L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement, Paris, José Corti, 1943, p. 14.

<sup>20</sup> Ibid.

<sup>21</sup> Destruction et purification, puis recomposition.

Le feu est la première conquête de l'homme primitif. Sa puissance calorifique est à la fois redoutable et calmante. Aussi le feu présente-t-il une forte charge symbolique qui n'échappe pas à l'ambiguïté : le feu est à la fois destructeur, purificateur et un embrayeur spirituel. Dans un premier lieu, l'élément igné représente la « *volonté de conquête du guerrier destructeur* »<sup>22</sup>. Il rejoint donc l'entreprise entamée par le Narrateur-conquérant d'*Anabase* qui détruit tout ce qu'il y a sur les terres récemment conquises avant de passer à la reconstruction. Une fois le sol dévasté par les violentes puissances destructrices, il faudra le soumettre à des rites cathartiques pour le rendre propice à la nouvelle construction qu'il devra porter. Le projet du Narrateur sera donc placé sous l'égide du dieu védique *Agni* qui est – tel le Janus des Romains – le symbole de l'ambiguïté, car on le représente généralement avec deux visages : le premier est celui du tonnerre qui foudroie et le second représente le feu qui régénère. Rappelons que dans la « Chanson » liminaire du poème, le tonnerre est évoqué<sup>23</sup>. Hervé Masson précise qu'*Agni* chevauche un bélier, « symbole du soleil, du soufre et du feu céleste »<sup>24</sup>. La couleur que l'on associe au feu est le rouge. Et Perse d'écrire au chant III d'*Anabase* : « [...] une peau de bélier peinte en rouge ! »<sup>25</sup> Le soufre apparaîtra plus loin, au chant VII, où sa couleur sera mise en rapport avec la « *braise pâle sous les cendres* »<sup>26</sup>. Finalement, le « *feu céleste* » évoqué par Masson apparaît au premier chant – c'est le « *soleil [qui] n'est point nommé, mais [dont la] puissance est parmi nous* »<sup>27</sup> – ainsi qu'au chant V sous la forme de « *compagnies d'étoiles [qui] passent au bord du monde* »<sup>28</sup>. Une fois de plus, Saint-John Perse pratique l'art du collage, car il dissocie des éléments qui appartiennent à un tout cohérent et les parsème à travers le poème. De façon générale, le feu – à la fois intime et universel – transforme l'objet qu'il consume : d'un côté, il y a la fumée (« *le navigateur en mer atteint de nos fumées vit que la terre, jusqu'au faite, avait changé d'image* »<sup>29</sup>) et,

<sup>22</sup> Nadia JULIEN, Grand Dictionnaire des Symboles et des Mythes, *Alleur, Marabout*, 1997, p. 135.

<sup>23</sup> Cf. *Anabase*, « Chanson », in O.C. p. 89 : « Tonnerre et flûtes dans les chambres ! ».

<sup>24</sup> Hervé MASSON, Dictionnaire initiatique et ésotérique, Paris, *Trajectoire*, 2003, p. 100.

<sup>25</sup> *Anabase*, III, in O.C. p. 96. Évidemment, cette image constitue aussi une allusion biblique. Cf. Joëlle GARDÉS-TAMINE et alii, Saint-John Perse sans masque : Lecture philologique de l'œuvre, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « La Licorne », 2006, p. 223.

<sup>26</sup> *Anabase*, VII, in O.C. p. 105.

<sup>27</sup> *Anabase*, I, in O.C. p. 93.

<sup>28</sup> *Anabase*, V, in O.C. p. 100.

<sup>29</sup> *Anabase*, IV, in O.C. p. 98.

de l'autre côté, la cendre (la « *braise pâle sous les cendres* »<sup>30</sup>). Par conséquent, la fumée renvoie à l'âme ou à l'esprit (donc à l'abstrait) alors que la cendre constitue le résidu « concret » de la combustion : c'est l'objet matériel dans son essence la plus pure et la plus fertile. Ainsi, le feu est l'instrument idéal pour cette purification qui est d'autant plus importante qu'elle favorisera la genèse d'un nouveau projet. Emblème de la mobilité et, par conséquent, de l'action et du mouvement, le feu constitue le « *moteur de la régénération périodique* »<sup>31</sup> et poétique. Or, la purification ne se fera pas seulement au niveau de la terre, mais aussi (et surtout) au niveau de l'esprit. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le préciser, il faut considérer la construction de la Ville dans *Anabase* comme une métaphore filée de la création poétique, et cela dans tous les détails. Si le terrain géographique sur lequel le Narrateur-conquérant désire édifier sa Ville doit être purifié, il en sera de même de l'univers mental. D'où l'importance de faire table rase des idées perturbatrices avant de se lancer dans une entreprise de nature poétique et spirituelle. Et Perse est obligé de faire la constatation suivante dès la « Chanson » liminaire : « *Mon âme, grande fille, vous aviez vos façons qui ne sont pas les nôtres.* »<sup>32</sup> Tout ce qui s'oppose à cette quête ou qui la freine doit être anéanti, voire immolé :

On fait brûler la selle du malingre et l'odeur en parvient au rameur sur son banc, elle lui est délectable.<sup>33</sup>

L'image du « rameur » renvoie évidemment au Narrateur dans ses différentes fonctions : une fois la faiblesse et l'impureté chassées, il peut aller de l'avant, car les principaux obstacles auront désormais été surmontés. Mais il faudra rester vigilant : tout au long du poème – quel que soit l'ordre dans lequel on lit les différents chants –, il apparaît sans cesse un autre feu : celui de l'amour et de la tentation. Or, celui-ci n'est pas propice à la progression du projet du Narrateur, car il manque de pureté. En d'autres termes, à la fin de chaque étape d'*Anabase*, le Narrateur retrouve la femme qui essaie de le convaincre de renoncer à son projet :

<sup>30</sup> *Anabase*, VII, in O.C. p. 105.

<sup>31</sup> Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 436.

<sup>32</sup> *Anabase*, « Chanson », in O.C. p. 89.

<sup>33</sup> *Anabase*, III, in O.C. p. 97.



– Jeunes femmes ! et la nature d'un pays s'en trouve toute parfumée :

... Je t'annonce le temps d'une grande chaleur et les veuves criardes sur la dissipation des morts.<sup>34</sup>

C'est le danger qui pointe et auquel doit s'exposer le Narrateur. Et Perse d'ajouter : « *Et peut-être le jour ne s'écoule-t-il point qu'un même homme n'ait brûlé pour une femme et pour sa fille.* »<sup>35</sup> La présence de la femme dans le texte – toujours attrayante – constitue une entrave à la quête du Narrateur, car le protagoniste d'Anabase et, par extension, le poète lui-même ont provoqué la colère divine, étant donné que toute entreprise poétique – et donc « ésotérique » – constitue d'après Rimbaud un larcin de Prométhée<sup>36</sup> : le poète est un démiurge et, en cela, il se met à un pied d'égalité avec Dieu à tel point qu'il devient – dans une perspective nietzschéenne – un « *singe de Dieu* » comme l'écrira Perse dans *Sécheresse*<sup>37</sup>. Par conséquent, le poème apparaît comme un « *feu d'épines en plein vent* »<sup>38</sup>. Tout ce que le poète peut faire, c'est essayer d'apaiser la Divinité par des immolations : « *On fit brûler un corps de femme dans les sables* »<sup>39</sup> et « *Sacrifice au matin d'un cœur de mouton noir* »<sup>40</sup>.

En fin de compte, il y a le feu du soleil dont il faut se méfier :

Va ! nous nous étonnons de toi, Soleil ! Tu nous as dit de tels mensonges !... Fauteur de troubles, de discordes ! nourri d'insultes et d'esclandres, ô Frondeur ! fais éclater l'amande de mon œil !<sup>41</sup>

<sup>34</sup> Anabase, IX, in O.C. p. 109.

<sup>35</sup> Anabase, II, in O.C. p. 95.

<sup>36</sup> « *Donc le poète est vraiment voleur de feu* », RIMBAUD, « *Chant de guerre parisien* », [Rimbaud à Demeny], in Œuvres complètes, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 252.

<sup>37</sup> *Sécheresse*, in O.C. p. 1400 [édition de 1982, celle de 1972 ne contenant pas les derniers poèmes].

<sup>38</sup> Anabase, I, in O.C. p. 93. Il s'agit d'une expression à forte connotation biblique qui fait allusion au buisson ardent que trouve Moïse dans l'Ancien Testament.

<sup>39</sup> Anabase, IV, in O.C. p. 99.

<sup>40</sup> Anabase, VIII, in O.C. p. 108.

<sup>41</sup> Anabase, III, in O.C. p. 96.

Le mensonge n'a ici rien de négatif. Bien au contraire, il constitue l'essence même de l'art et, plus précisément, de la poésie<sup>42</sup>. Son absence entraînerait la non-existence de l'œuvre poétique. Le soleil – feu poïétogène par excellence – est, selon le Dictionnaire des symboles, « *l'œil du Dieu suprême* »<sup>43</sup>. Saint-John Perse aurait-il songé à cette vieille légende des peuples d'Asie centrale qui racontent qu'à l'origine,

il y aurait eu trois ou quatre soleils dont la chaleur extrême et la lumière aveuglante rendaient la terre inhabitable. Un Héros ou un Dieu sauva l'humanité en abattant, à coup de flèches dans la plupart des mythes, les deux ou trois premiers soleils. Selon certains de ces mythes, ces premiers soleils auraient mis le feu à la terre et le charbon proviendrait de cet incendie.<sup>44</sup>

Pourrait-on voir dans ce mythe la source de l'image énigmatique de la « *braise pâle sous les cendres* »<sup>45</sup> ? De toute façon, nous le voyons, le feu est toujours dévastateur dans une première phase ; puis, dans une seconde étape, il joue un rôle purificateur et régénérateur. En ce sens, il obéit à la structure profonde d'Anabase qui ne se recoupe pas toujours avec la structure textuelle. Reste à préciser que l'éclair et, par conséquent, le feu symbolisent aussi la création et l'énergie poétiques – cette « fièvre » que le poète évoque si fréquemment dans son œuvre et dans sa correspondance –, d'où l'expression qu'il utilise à propos de René Char : « [...] *vous avez forcé l'éclair au nid, et sur l'éclair vous bâtissez.* »<sup>46</sup>

<sup>42</sup> Dans une missive à Gustave-Adolphe Monod datée de Pau, juillet 1909, Saint-John Perse écrit : « [Il] n'y a pas d'"art" sans du mensonge (initial ou subordonné, mais toujours assistant) ; ou du moins, en art, c'est au mensonge que la sincérité emprunte la plus sublime des maïeutiques. [...] Je ne me rappelle plus ce que j'ai pu écrire à Rivière, mais je devais lui dire ce que je crois : que la sincérité, en art, n'a jamais droit à l'immédiat ; qu'elle ne peut affluer qu'involontaire, par transparence, ou même négativement ; que l'"essentiel", là, ne peut jamais, sans ruser, devenir à lui-même l'objet. L'essentiel ne se dit pas, et bien plus, n'a jamais désiré se dire », O.C. p. 658.

<sup>43</sup> Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres, op. cit. p. 891.

<sup>44</sup> Ibid. p. 894.

<sup>45</sup> Anabase, VII, in O.C. p. 105.

<sup>46</sup> Citation donnée en exergue du livre de Laurent GRELSAMER, L'éclair au front : la vie de René Char, Paris, Fayard, 2004, p. 9.



À côté de la catharsis de l'espace dans *Anabase*, nous assistons également à une purification de la langue poétique qui se manifeste surtout au niveau du vocabulaire recherché et de l'ellipse. Ainsi, Saint-John Perse préfère le mot rare à l'expression triviale ; la syntaxe est judicieusement travaillée et le verbiage courant cède la place au dépouillement cistercien<sup>47</sup>. Car, comme l'écrit Perse à Jacques Rivière, c'est dans la clarté, la nudité et la chasteté que se manifeste l'Être,

Ce pur parfum d'intelligence sensible, et ce dépouillement naturel qui fait, d'une œuvre de l'esprit, un corps vivant et nu où le cours de la vie nous serait transparent. [...] Et j'aime pour elle-même, [...] la chasteté de cette langue que vous maniez : il y a là, pour vêtir votre pensée, toute la docilité, toute la fidélité et toute l'inapparence des lignes de grand prix.<sup>48</sup>

Comme le feu est une énergie tellurique qui sépare l'épais du subtil, il est étroitement lié à la terre. Dans un premier lieu, il sert à purifier le sol – à mettre la terre « à nu »<sup>49</sup> – et à le rendre fertile grâce à la pratique du brûlis présent dans le texte sous la forme des « feux de ronces à l'aurore »<sup>50</sup>, d'où l'importance d'étudier l'image de la terre dans le poème, mais dans sa double dimension géographique et mentale.

Avec l'élément de la terre, tout alliage de l'émotion disparaît. Les terres que préconise Saint-John Perse sont des espaces arides, purifiés sous l'effet de grandes sécheresses. Cette terre pure constitue la Terre-Mère ou Gaïa<sup>51</sup> sur

<sup>47</sup> Saint-John Perse écrit à Jacques Rivière le 18 juillet 1913 à propos de Rimbaud : « Son inacceptable génie : ne vous semble-t-il pas que ce soit là toute l'ellipse où conclut ce poète de l'ellipse et du bond – poète infiniment actif ? Et ne vous semble-t-il pas que de là même naisse sa puissance d'écrivain ? l'habileté à éluder tout ce qui n'est point sa race, tout ce qui n'est point sa hâte ; et c'est : tout ce qui séduit sous l'embûche formelle, les complaisances littéraires avec celles de l'âme, le contentement d'artiste et le contentement d'homme, le vu et approuvé, le terme et le répit des provisoires perfections : bonheurs, cadences haïssables de la bouche et de l'âme – fausses grâces, fausses graisses ! », O.C. p. 707.

<sup>48</sup> Lettre du 21 juillet 1922, O.C. p. 709.

<sup>49</sup> *Anabase*, IV, in O.C. p. 98.

<sup>50</sup> Ibid.

<sup>51</sup> Le poète avait l'intention de composer une œuvre dont le titre serait *Terre ou Gaïa* et qui regrouperait, entre autres, *Chronique*, *Chant pour un équinoxe*, *Nocturne* et *Sécheresse*. Malheureusement, la mort l'a ravi avant qu'il n'ait pu mener ce projet à bien.

laquelle il s'agit de concrétiser son projet. Symbole du fer qui en est tiré et – par conséquent – du forgeron, nous pouvons affirmer avec Gaston Bachelard que « [p]ar le marteau ouvrier, la violence qui détruit est transformée en puissance créatrice »<sup>52</sup>. Si le feu est à l'origine de la destruction et de la purification qui constituent la première étape du projet urbanistique, la terre est davantage liée à la création. Étant donné que l'on attribue généralement au feu et au fer des énergies positives ou masculines et qu'à la terre sont, dans la plupart des cas, associées des énergies féminines ou négatives, nous pouvons en conclure qu'il y a ici deux forces et deux charges opposées qui se heurtent et qui donnent lieu à une nouvelle création. Ainsi, le poète écrira dans le poème *Sécheresse* :

Et la terre émaciée criait son très grand cri de veuve bafouée. Et ce fut un long cri d'usure et de fébrilité. Et ce fut pour nous temps de croître et de créer... Sur la terre insolite aux confins désertiques, où l'éclair vire au noir, l'esprit de Dieu tenait son hâle de clarté, et la terre vénéneuse s'enfiérait comme un massif corail tropical...<sup>53</sup>

Dans une missive à Mina Curtiss datée des Vigneaux (Presqu'île de Giens), 9 septembre 1958, Perse définit en des termes souvent voilés son attachement à la « terre ascétique » qu'est celle de la région du Var. Sa description laisse transparaître l'image du désert qui a marqué le poète lors de son séjour en Asie :

Ma paix à faire avec la terre ?... [...] La terre ici pour moi soulèvera peu à peu ses paupières, et si je saurai m'en concilier l'attrait. Discretion, près de mer, de cette terre ascétique, sans graisse ni mollesse, et d'autant plus avide d'être.<sup>54</sup>

La sécheresse est le symbole de la pureté, de l'absence de ces « graisses »

<sup>52</sup> Gaston BACHELARD, *La Terre et les rêveries de la volonté*. Essai sur l'imagination de la matière, Paris, José Corti, coll. « Les Massicotés », 2004, p. 130.

<sup>53</sup> *Sécheresse*, in O.C. 1397 [édition de 1982].

<sup>54</sup> Lettres à une dame d'Amérique, Mina Curtiss 1951-1973, textes réunis, traduits et présentés par Mireille SACOTTE, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers Saint-John Perse », 2003, p. 111. Cette lettre est l'une des deux seules de la correspondance avec Mina Curtiss que Saint-John Perse a publiées dans la *Pléiade*. Cf. O.C. pp. 1058-1063

superflues que le poète rejette avec véhémence. Elles encombrant inutilement la création littéraire et cachent l'esprit de l'œuvre. L'espace terrestre qui constitue l'image même du dépouillement et de la limpidité et qui – par conséquent – convient le mieux à la construction de la Ville-poème d'Anabase sont les vastes étendues désertiques préconisées par Saint-John Perse. Le poète a toujours manifesté un goût prononcé pour ce type de terre, et surtout pour les déserts du continent asiatique<sup>55</sup>. Aussi écrit-il dans une lettre adressée à sa mère et datée de Pékin, 4 mai 1920 :

[...] J'exulte de pouvoir enfin réaliser le rêve qui m'aura tant hanté : celui d'un peu de vie réelle en plein et vrai désert. [...] Et à Pékin même, dans mes heures de solitude, il y a longtemps que ces grandes étendues désertiques qui règnent en Ouest ou au Nord-Ouest de la Chine exercent sur ma pensée une fascination proche de l'hallucination. Les lambeaux de désert d'Afrique entrevus aux abords de la mer Rouge n'ont jamais ému mon imagination autant que tous ces hauts parages d'Asie centrale. Et indépendamment de l'attrait physique qu'exerce mystérieusement sur moi tout cet ordre de choses, je suis infiniment curieux des incursions d'ordre intérieur que peut amorcer en moi-même un tel engagement de l'être, et de tout l'être, avec tout l'inconnu ultra-humain qui peut m'être révélé.<sup>56</sup>

Cet espace parfaitement aride s'avère adéquat à la réalisation du projet double qui est celui de la construction de la Ville et de la création du poème. Le dépouillement quasi cistercien se caractérise dans *Anabase* par l'évocation des « gens de poussière »<sup>57</sup>, mais aussi de l'« année chauve »<sup>58</sup> et de l'image récurrente du sable. En effet, c'est dans l'« eau des sables »<sup>59</sup> que l'on a fait

<sup>55</sup> Aussi écrit-il dans une lettre à Roger Caillois du 1<sup>er</sup> octobre 1942 : « Au seuil d'une yourte mongole, en plein désert de Gobi, au moment de remonter en selle, je me fais traduire un jour une belle phrase gutturale d'un Lama errant de grande secte rouge : "L'homme naît à la maison, mais il meurt au désert..." . Pendant des jours et des jours, au cours de longues chevauchées silencieuses, je mâche et remâche cette phrase, délectable au palais d'un Occidental [...] », SAINT-JOHN PERSE, *Correspondance avec Roger Caillois : 1942-1975*, op. cit. p. 61.

<sup>56</sup> O.C. pp. 880-881.

<sup>57</sup> *Anabase*, I, in O.C. p. 94.

<sup>58</sup> *Anabase*, III, in O.C. p. 97.

<sup>59</sup> *Anabase*, I, in O.C. p. 94.

<sup>60</sup> *Anabase*, IV, in O.C. p. 99.

<sup>61</sup> *Anabase*, VII, in O.C. p. 105.

« brûler un corps de femme »<sup>60</sup> – rituel relevant à la fois de l'immolation et de la purification. Le désert est cet espace où s'élèvent des « fumées de sable »<sup>61</sup> et ce sont les « peuples dans les sables »<sup>62</sup> qui habitent la nouvelle Ville que l'on est en train d'ériger. En ce sens, le désert constitue un terrain qui se prête parfaitement à la réalisation du projet du Narrateur, car « l'éternité qui bâille sur les sables »<sup>63</sup> est hallucinogène et favorise la création poétique. C'est « sur les marchés déserts » que se fait le « pur commerce de [l']âme »<sup>64</sup>.

Si la terre désertique peut apparaître stérile à première vue, elle est en réalité particulièrement propice à toute création de l'esprit : « Et la terre en ses graines ailées, comme un poète en ses propos, voyage... »<sup>65</sup>. Comme le note Bernard Weinberg, « [l']âme, dans son aventure, déblayera son terrain avant de bâtir »<sup>66</sup>. D'autre part, la poussière qui en est indissociable favorise, selon Perse, l'aliénation – première étape de la création poétique – et elle pourrait même être à l'origine d'un nouvel « élément ». Voici ce qu'il en dit dans la lettre du 27 janvier 1917 à sa mère :

Sur fond d'usure et d'âge, la Chine, à première vue, n'est que poussière. Terre usagée, terre arasée, de temps immémorial, et dont le moindre souffle pourrait faire un nouvel « élément ». (Moi qui ai toujours rêvé d'écrire un livre sur la poussière, je suis ici servi !) Sous un ciel éclatant, toute cette Chine du Nord, qui est maintenant celle où je vis, est d'abord une aliénation totale pour l'esprit du nouvel arrivant. On ne sait, en pleine lumière, quelle apparence spectrale semble recouvrir tout cela.<sup>67</sup>

Ce « nouvel élément » qui doit se situer entre la terre et l'eau ne peut être que l'argile, cette substance à la fois matérielle et spirituelle, terrestre et édénique qui a gardé au plus profond d'elle-même le souvenir de l'Être dans sa forme la plus dépouillée et la plus pure. C'est avec de l'argile que le Narrateur construit sa Ville sur les vastes contrées désertiques dont la superficie égale celle

<sup>62</sup> *Anabase*, VIII, in O.C. p. 107.

<sup>63</sup> Ibid.

<sup>64</sup> *Anabase*, I, in O.C. p. 93.

<sup>65</sup> *Anabase*, V, in O.C. p. 101.

<sup>66</sup> Bernard WEINBERG, *L'Anabase de Saint-John Perse*, Milan, Feltrinelli Editore, [s.d.], p. 230.

<sup>67</sup> O.C. p. 833.

de la mer à tel point qu'il serait possible de les confondre, comme Saint-John Perse l'évoque dans une lettre à Joseph Conrad du 26 février 1921 :

La Chine tout entière n'est que poussière, un Océan de poussière au vent, imitant assez mal en cela la mer elle-même, cette autre masse continentale qui garde au moins sa cohésion, sa consistance et son intégrité, sans céder jamais à l'inertie. [...] La terre ici, à l'infini, est le plus beau simulacre de mer qu'on puisse imaginer : l'envers et comme le spectre même de la mer. La hantise de mer s'y fait étrangement sentir. Une chose mystérieuse que j'ai pu moi-même constater, c'est qu'en terre haute d'Asie et au cœur même du désert, cheval et cavalier se tournent encore d'instinct vers l'Est, où gît la table invisible de la mer et le site du sel. La contrée silencieuse fait alors à l'oreille comme un murmure lointain de mer. Et dans toutes les lamaseries mongoles ou tibétaines, où il n'est pas un homme qui ait jamais vu la mer, les conques de mer sont associées au culte, le corail et les nacrés sont ornement d'autel, et les grandes trompes sur affûts aux terrasses d'angle des temples sont utilisées pour entretenir, aux bas offices, le mugissement de l'Océan. Dans le regard de chameliers rencontrés au désert de Gobi, j'ai cru parfois surprendre comme un regard d'homme de mer. Les mouettes et sternes du Gobi [...] entretiennent aussi la même illusion. [...] Il y a, dans toutes ces nappes terrestres de la haute Chine intérieure, de vastes dépressions ou cuvettes qui s'encastrent comme d'anciens fonds de mer. C'est pour l'esprit comme l'envers même de la mer : la terre qui se veut mer, ou la mer, par moquerie, qui se fait sédiment - unité retrouvée, malaise dissipé. [...] Aussi la Chine terrestre, sans paradoxe, m'aura fait plus conscient de ma hantise de mer, qui tend ici à l'obsession. Jamais je n'ai si bien compris, loin du site de mer, combien la mer est en nous-mêmes, et qu'on ne s'éloigne d'elle qu'en se laissant distraire de soi-même.<sup>68</sup>

Il n'est donc pas surprenant que le désert ainsi que l'Océan constituent pour le Narrateur d'Anabase des éléments indispensables à la réalisation de son projet double : la création de la Ville-poème. Voilà pourquoi l'eau est le troisième embrayeur qui relie l'abstrait au concret dans le poème.

<sup>68</sup> O.C. pp. 887-889.

Si le feu est indispensable au défrichage et à la purification du lieu sur lequel sera construite la Ville et si la terre joue le rôle de la mère-matrice qui va servir de socle à la Ville-poème, il faut un troisième élément permettant d'assurer la (sur)vie dans cet espace urbain nouvellement fondé. En d'autres termes, la présence d'un élément qui rend possible la naissance des êtres humains, des animaux et des plantes est indispensable, mais tout en conservant la pureté préalablement acquise par le feu. Cet élément tant attendu est l'eau. Son pouvoir purificateur, son rôle de source vitale par excellence et de centre de régénération fait de l'élément aquatique une substance ambiguë extrêmement précieuse. La poussière qui émane de la destruction par le feu sera lavée par les « hautes trombes en voyage, clepsydres en marche sur la terre » ainsi que par les « averse solennelles »<sup>69</sup>. L'eau se caractérise par une infinité de possibles : elle est chaos initial, indistinction première, mais aussi pureté absolue grâce aux ablutions<sup>70</sup> et ordre parfait. Elle résiste et cède en même temps à tout ce qui l'entoure. En véritable hiérophanie, elle incarne la manifestation de l'Être et du sacré. L'eau se présente donc comme l'élément incontournable tant au niveau de la fondation de la Ville que sur le plan de la composition du poème. Cette ambiguïté de la substance aquatique souligne la dualité de l'eau : elle est aussi bien masculine que féminine, c'est-à-dire elle incarne simultanément la violence et la rancune ainsi que l'imagination et la créativité. En somme, elle donne la vie et elle peut l'enlever à nouveau. En Asie, l'eau constitue la forme substantielle de la manifestation ainsi que de la régénération corporelle et spirituelle. Elle est le symbole de la fertilité, de la pureté et de la sagesse. D'après Gaston Bachelard, l'eau est « un support d'images et [...] un principe qui fonde les images »<sup>71</sup>. Nous sommes désormais mieux capable de saisir cette phrase énigmatique que Saint-John Perse écrit à Jacques Rivière le 21 octobre 1910 à propos de la critique littéraire qui doit être « une "anabase", [...] ou retour à la Mer, à la commune Mer d'où l'œuvre fut tirée (dans sa définitive, et peut-être cruelle, singularité) ». <sup>72</sup> L'on connaît le goût du poète né dans la Caraïbe pour la mer, cette Mer guérisseuse qui veillera sur lui durant sa vie entière. Ainsi, il écrit à sa mère le 17 mai 1921 :

<sup>69</sup> Anabase, VIII, in O.C. p. 107.

<sup>70</sup> Cf. Pluies, in O.C. pp. 139-154.

<sup>71</sup> Gaston BACHELARD, L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière, Paris, José Corti, coll. « Biblio/Essais », 1942, p. 18.

<sup>72</sup> O.C. p. 677.

Vous souvenez-vous de ce bon médecin de famille qui disait de moi dans mon enfance : « Celui-là, s'il lui arrive jamais quelque chose, qu'on le porte à la mer, et il se relèvera aussitôt sur la tête ! » Ma chère Mère, vous qui détestez tant la mer, ce n'est pas du sang que vous avez mis dans mes veines, mais de l'eau de mer.<sup>73</sup>

Et à Joseph Conrad, Perse donne les précisions suivantes :

Je ne pense pas que vous ayez jamais voulu prendre au sérieux ma hantise de la mer, qui vous semblait un jeu littéraire, alors que du fait de ma naissance, de mon enfance et de mon très long atavisme insulaire dans une petite île des Caraïbes, la mer est pour moi chose élémentaire, comme mêlée à mon sang même, et qui a fini, à mon insu, par me tout envahir. Rien dans tout cela d'une métaphysique. Très jeune encore, entendant d'une grande personne affirmer péremptoirement que la femme était le cinquième élément, je ripostai crûment que c'était la mer, distincte pour moi de l'eau comme de l'air.<sup>74</sup>

Nous l'aurons compris, c'est surtout l'eau de mer qui fascine Saint-John Perse<sup>75</sup>. Ainsi, il ne manque pas l'occasion de faire allusion à l'océan dès le premier chant d'Anabase où la mer est évoquée. Abstraction faite des éléments biographiques de Perse, l'on pourrait se demander pourquoi un poète qui – apparemment – compose une œuvre en plein désert, songe autant à la mer. La réponse à cette question est peut-être plus évidente qu'on ne le pense, surtout si l'on fait le bilan des principales connotations liées à l'eau de mer : vaste étendue, pureté, présence de sel. Par opposition aux eaux claires et brillantes qui offrent des images fugitives et faciles, la mer est à l'origine d'une soif presque insatiable qui est provoquée par le sel contenu dans cette eau. Cette soif ou aspiration empêche l'inertie et favorise le mouvement et l'action. Par ailleurs, le sel est une substance naturelle qui est source de vie, mais aussi des travaux de l'esprit : il est à l'origine de « l'idée pure comme un sel [qui] tient ses assises dans le jour ».<sup>76</sup>

<sup>73</sup> O.C. p. 883.

<sup>74</sup> O.C. p. 886.

<sup>75</sup> D'où le titre de la plus longue de ses œuvres : *Amers*, in O.C. pp. 253-385.

<sup>76</sup> *Anabase*, I, in O.C. p. 93.

L'œil véritable de la terre, c'est – selon Bachelard – l'élément aquatique<sup>77</sup>, d'où l'importance des « chercheurs de points d'eau »<sup>78</sup> – qui savent qu'une flaque d'eau contient tout un univers – et de « ceux qui savent les sources »<sup>79</sup> qui sont repris au chant X d'Anabase par le terme de « puisatiers »<sup>80</sup>, car ce sont eux qui publient « sur les mers une ardente chronique »<sup>81</sup>. Cette chronique, qui est le reflet de toute l'histoire humaine, est l'œuvre du poète et de l'historiographe. Fruit de l'esprit, elle est directement issue du sel marin : « Au délice du sel sont toutes lances de l'esprit... »<sup>82</sup>. Toujours poussé en avant par l'attrait de nouvelles aventures et entreprises, le Narrateur d'Anabase « aviver[a] du sel les bouches mortes du désir »<sup>83</sup>. Le sel sera également le point de départ de la société qui vient s'installer dans la Ville qu'a fondée le Narrateur et, par extension, de toute la création poétique de Saint-John Perse :

Mathématiques suspendues aux banquettes du sel ! Au point sensible de mon front où le poème s'établit, j'inscris ce chant de tout un peuple, le plus ivre, à nos chantiers tirant d'immortelles carènes !<sup>84</sup>

Ce « chantier » est, bien sûr, celui de la Ville dont la construction n'est pas achevée – c'est une ville provisoire et dans un perpétuel mouvement –, mais il s'agit aussi de l'« atelier de chants » ou, de façon plus précise, des carnets dans lesquels le poète inscrit ses vers. C'est donc un produit de l'âme qui a d'abord été projeté sur la mer, puis retiré de l'eau. L'image reflétée est, d'après Bachelard, soumise à une idéalisation systématique de sorte que le réel est corrigé par le mirage<sup>85</sup> :

Mon âme est pleine de mensonge, comme la mer agile et forte sous la vocation de l'éloquence ! L'odeur puissante m'environne. Et le doute s'élève sur la réalité des choses.<sup>86</sup>

<sup>77</sup> Gaston BACHELARD, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, op. cit. p. 42.

<sup>78</sup> *Anabase*, I, in O.C. p. 94.

<sup>79</sup> *Anabase*, IX, in O.C. p. 109.

<sup>80</sup> *Anabase*, X, in O.C. p. 111.

<sup>81</sup> *Anabase*, VI, in O.C. p. 102.

<sup>82</sup> *Anabase*, I, in O.C. p. 93.

<sup>83</sup> Ibid.

<sup>84</sup> Ibid. p. 94.

<sup>85</sup> Cf. Gaston BACHELARD, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, op. cit. p. 62.

<sup>86</sup> *Anabase*, III, in O.C. p. 96.



Si l'eau constitue la matrice du poème, il faut qu'elle entretienne un rapport privilégié avec l'Être et qu'elle ait une fonction d'éveil : « *L'odeur puissante m'environne, et l'eau plus pure qu'en Jabal fait ce bruit d'un autre âge...* »<sup>87</sup>.

En somme, l'eau est une réalité poétique complète. Elle permet de grouper les images, elle dissout des substances telles que le sel et elle « *aide l'imagination dans sa tâche de désobjectivation, dans sa tâche d'assimilation* »<sup>88</sup> ; bref, elle est une médiatrice idéale entre le monde concret et l'univers abstrait qui se confondent dans *Anabase*. Elle agit en vecteur, car son rôle est de relier l'abstrait au concret et de renforcer ainsi l'unité ambiguë qui régit l'œuvre intégrale dont elle assure la cohérence textuelle et méta-textuelle. Les eaux présentes dans les poèmes de Saint-John Perse sont des eaux en mouvement qui donnent parfois lieu à des tempêtes et à des orages. L'air – et, de façon plus générale, le vent – n'est donc pas seulement le dernier des quatre éléments qui scandent la poésie de Saint-John Perse, mais il est même indispensable à la création poétique persienne, car il est le symbole de la spiritualisation alors que la terre et l'eau sont des éléments matérialisants. Il est l'intermédiaire entre le ciel et la terre<sup>89</sup>, entre le feu et l'eau. Tout ce qui appartient à l'air relève de la légèreté et, par conséquent, du monde subtil. Ainsi, il n'est pas étonnant que cet élément soit omniprésent dans la poésie de Saint-John Perse. Si la citation en exergue du poème *Pour fêter une enfance* est « *King Light's Settlements* », nous reconnaissons facilement – en jouant sur la polysémie du substantif « *Light* » – cette double allusion au Roi-Lumière (ou Roi-Soleil) et au Roi-Léger<sup>90</sup>. Le patronyme du poète constitue donc une allusion directe à la légèreté. Dans *Vents*, Perse écrira : « *Je t'ai pesé, poète, et je t'ai trouvé de peu de poids.* »<sup>91</sup> Et Nietzsche de préciser dans *Le Cas Wagner* : « *Tout ce qui est bon est léger, tout ce qui est divin court sur des pieds délicats.* »<sup>92</sup> L'air et, par analogie, le souffle constituent

<sup>87</sup> *Anabase*, III, in O.C. p. 97.

<sup>88</sup> Cf. Gaston BACHELARD, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, op. cit. p. 20.

<sup>89</sup> Cf. Oiseaux, in O.C. pp. 405-427 et Laurent FELS, « *Oiseaux de Saint-John Perse ou la quintessence de l'art* », in *Le Courrier International de la Francophilie, Galati*, 2006, n° 5, pp. 38-42.

<sup>90</sup> Signalons que le nom de famille du poète s'écrivait au début avec un accent aigu (Léger), mais les recherches de Claude THIÉBAUT ont démontré que la famille a insisté pour qu'il fût supprimé.

<sup>91</sup> *Vents*, I, 7, in O.C. p. 195.

<sup>92</sup> Cité par Gaston BACHELARD, *L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1943, p. 45.

une identification au Verbe créateur : le mot est lui-même souffle. En ce sens, l'élément aérien se trouve en relation étroite avec l'inspiration poétique : dérivant du latin *in-spirare* (« souffler, respirer dans »), le mot renvoie au souffle vital : la respiration. Le poète – en tant que thaumaturge du Verbe – respire le monde dans une première étape, puis ce souffle – « *tant de souffles aux provinces !* »<sup>93</sup> – se convertit en inspiration et donne ainsi lieu au poème qui va s'écrire. L'air, dans sa variabilité et sa mobilité, constitue le moteur parfait de la création poétique, car il garantit le mouvement de l'imagination indispensable à la création littéraire<sup>94</sup>. En ce sens, le poète est celui qui va « *seul avec les souffles de la nuit* »<sup>95</sup> en direction des « *souffles en Ouest* »<sup>96</sup>. La création poétique est un voyage solitaire comme l'écrit Perse au chant V d'*Anabase* : « *Solitude ! Je n'ai dit à personne d'attendre... Je m'en irai par là quand je voudrai...* »<sup>97</sup>. Sur la route, le Narrateur rencontre la puissance des forces naturelles qui sont, d'après Saint-John Perse, l'emblème par excellence de l'action. Ainsi, il écrit à sa mère :

Vous savez combien j'aime en tout, et d'instinct, le jeu des forces naturelles, le mouvement que crée leur active intervention.<sup>98</sup>

[J]'ai vraiment aimé toute cette bataille de la peste. Je l'ai passionnément vécue, comme une grande aventure qui rompait pour moi beaucoup de platitude ambiante. Faut-il aller plus loin dans l'inavouable ? Je ne puis, je n'ai pu m'empêcher d'aimer, en toute époque et en tout lieu, ces jeux de grandes forces naturelles : inondations, typhons, séismes, éruptions volcaniques, grandes épidémies et soulèvements divers – toutes ruptures d'équilibre tenant à renouveler l'élan vital du grand mouvement en cours par le monde. (Il ne fallait pas, Mère très chrétienne, confier mon enfance antillaise aux mains païennes d'une trop belle servante hindoue, disciple secrète du dieu Çiva.)<sup>99</sup>

<sup>93</sup> *Anabase*, « *Chanson* », in O.C. p. 89.

<sup>94</sup> Cf. Gaston BACHELARD, *L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, op. cit. p. 6 : « [U]ne image stable et achevée coupe les ailes à l'imagination. »

<sup>95</sup> *Anabase*, V, in O.C. p. 100.

<sup>96</sup> *Anabase*, VI, in O.C. p. 102.

<sup>97</sup> *Anabase*, V, in O.C. p. 101.

<sup>98</sup> *Lettre à sa mère du 25 avril 1917*, in O.C. p. 843.

<sup>99</sup> *Missive à sa mère du 9 avril 1918*, in O.C. p. 859.



Évidemment, si nous tenons compte du mécanisme selon lequel le Narrateur construit la Ville dans *Anabase*, ces réflexions sur les forces naturelles ne devraient pas nous surprendre, car elles obéissent au même fonctionnement que le projet urbanistique : destruction, puis régénération, d'où l'évocation du dieu hindou Shiva<sup>100</sup>. Si le vent n'est point nommé dans l'énumération que le poète fait à sa mère, c'est qu'il est le plus subtil des éléments. Sans doute est-ce pour cette raison que le poète a choisi de placer une de ses œuvres sous l'égide du vent<sup>101</sup>. L'action dans *Anabase* a lieu « en plein air »<sup>102</sup> : le Narrateur, qui joue ici le rôle de grammairien, « choisit le lieu de ses disputes en plein air »<sup>103</sup>. Voilà pourquoi la Ville ne saurait qu'être provisoire et sa construction matérielle importe peu en fin de compte. Elle ne sert qu'à mettre en abyme la naissance du poème qui est en train d'être rêvé. En ce sens, l'air ainsi que le vent jouent un rôle fertilisateur dans *Anabase*, car ils ensemencent le terrain sur lequel le Narrateur construit la Ville-poème :

À nos destins promis ce souffle d'autres rives et, portant au-delà  
les semences du temps, l'éclat d'un siècle sur sa pointe au fléau des  
balances...<sup>104</sup>

C'est « l'éclat d'un siècle », mais aussi l'éclat du poème qui se présente au lecteur sous une forme fragmentaire. On dirait que le vent souffle dans l'œuvre, la prive des derniers restes de la destruction préliminaire et procure à la langue poétique une grande mobilité derrière l'aspect figé du texte sur la page<sup>105</sup>. Si nous comparons cela à la fondation de la Ville dans *Anabase*,

<sup>100</sup> Cf. Nadia JULIEN, *Grand Dictionnaire des Symboles et des Mythes, A leur, Marabout, 1997, p. 530 : Shiva (ou Civa) est une « divinité hindoue qui emprunta les caractéristiques de Rudra, dieu védique du feu et de l'orage destructeurs. Mais il est un créateur représenté par le lingam, le dieu du sacrifice qui enseigne aux ascètes la pénitence, le jeûne, les mortifications, la méditation abstraite (samhadi) menant à l'union avec la divinité. On le représente sous une forme humaine, avec une, trois ou cinq têtes portant le troisième œil au milieu du front, ou dansant à l'intérieur d'un cercle de flammes, parfois le corps partagé en deux parties, l'une féminine à gauche, l'autre masculine à droite ».*

<sup>101</sup> Vents, in O.C. pp. 175-251.

<sup>102</sup> L'expression apparaît à trois reprises dans *Anabase*, une première fois au chant III (O.C. p. 97) et deux fois au chant X (O.C. p. 111 et p. 113).

<sup>103</sup> *Anabase*, III, in O.C. p. 97.

<sup>104</sup> *Anabase*, I, in O.C. p. 94.

<sup>105</sup> Le poète écrit à Jacques Rivière le 14 mars 1910 à propos de la mobilité de la langue : « Je vous ai aimé de consacrer une langue aussi forte à la beauté du "mouvement" sous l'immobile. Là l'essentiel que nous guetons tous », O.C. p. 673.

nous constatons qu'il est temps pour le Narrateur de lever ses « campements dans le petit vent de l'aube »<sup>106</sup>, car, comme Saint-John Perse le précise dans la missive à Gustave-Charles Toussaint du 29 mars 1921, « [i]l ne faut s'accoutumer nulle part ».<sup>107</sup>

Si nous passons en revue les rôles des étapes de création et des éléments que nous avons tenté de relever dans *Anabase*, nous constatons qu'ils n'échappent pas à la décontextualisation. Cela veut dire qu'ils appartiennent aussi bien au domaine du concret qu'à celui de l'abstrait. Chaque étape, chaque élément joue ainsi le rôle d'embrayeur – et l'on pourrait presque dire de neuromédiateur – entre le monde concret et l'univers mental. Ils entretiennent l'analogie entre la fondation de la Ville et la genèse de l'œuvre poétique. Leur principal rôle est celui du travail de l'esprit sur la matière et, en ce sens, ils constituent le point de départ de l'« anabase mentale » ou « intérieure » dont le poème se veut l'apologie. L'œuvre poétique est avant tout une création de l'esprit. L'imagination de la matière est à l'origine d'un discours avec soi-même et permet d'accéder au réel. Comme l'écrit Derrida, « un "dialogue intérieur" se poursuivrait en chacun de nous, parfois sans mot, immédiatement en nous-mêmes ou indirectement [...] »<sup>108</sup>. Ce dialogue intérieur ne saurait se faire ailleurs qu'au niveau du subconscient auquel Saint-John Perse accorde une grande importance. Ainsi, Archibald MacLeish l'a entendu s'exprimer en ces termes :

Il n'est point de poésie vraie, de création vive qui ne relève pleinement du subconscient. Mais le subconscient doit être sévèrement traité, et contrôlé par la raison. Car plus un poète s'avance dans le monde du mystère, plus il suit ces routes inconnues d'un Kansou, d'un Sinkiang, qui tendent toutes, par analogies, par associations d'idées et par échos, de mots en mots, vers un continent très ancien (mais encore inexploré), – et plus il a besoin, dans cet écart, de sa mémoire et de sa volonté.<sup>109</sup>

<sup>106</sup> *Anabase*, I, in O.C. p. 94.

<sup>107</sup> O.C. p. 895.

<sup>108</sup> Jacques DERRIDA, *Béliers. Le dialogue ininterrompu : entre deux infinis, le poème, Paris, Gallée, coll. « La philosophie en effet », 2003, pp. 10-11.*

<sup>109</sup> O.C. p. 1300.

## Le double ésotérisme de Saint-John Perse

C'est donc le subconscient qui est le vrai terrain où le poète bâtit la Ville-poème et où il essaie de pousser la langue à ses limites. Cette exploration de l'univers mental constitue donc une « anabase ésotérique » au sens étymologique du terme. Dans cet ordre d'idées, l'ésotérisme persien est double : d'un côté, l'écriture poétique se nourrit des lectures ésotériques du poète alors que, de l'autre côté, l'entreprise dans laquelle se lance Perse est un travail de l'esprit, du subconscient et donc de l'intimité.

La présente lecture ne saurait en aucun cas être exhaustive. Bien au contraire, elle n'est qu'un bref aperçu très superficiel d'un travail de recherche auquel nous nous consacrons depuis presque trois ans et qui verra le jour sans doute l'année prochaine sous la forme d'une monographie. Ce travail présentera par ailleurs une confrontation de l'œuvre persienne avec les théories de la psychanalyse et de la philosophie bergsonienne.



## Rencontre d'un maître héraldiste : Didier Némérin

Par Yves-Fred Boisset



*C'est en décembre dernier que, avec mon épouse, je me suis rendu en Belgique chez Didier Némérin.*

Il faisait très froid (- 7° C). La beauté des paysages ressortait sur le blanc du ciel. Les villages traversés semblaient endormis sous les morsures de l'hiver. Nous étions partis de Dinant et jusqu'au village de Didier nous n'avons croisé un seul être vivant. Sans le secours du GPS, nous ne serions peut-être jamais parvenus au but de notre voyage. Et puis, comme des navigateurs perdus, notre joie a éclaté quand nous sommes arrivés devant la maison de Didier. Et sitôt franchie la porte d'entrée, quel enchantement !

De cette visite, nous avons gardé le souvenir d'un homme d'une grande hauteur spirituelle. Toute son œuvre est marquée de cette recherche intérieure qui sublime la création artistique et lui donne une âme. Mais, Didier Némérin était la proie d'une maladie cruelle qu'il a combattue avec un courage extraordinaire. L'aide de son épouse, que nous avons également rencontrée et qui nous a réservé un accueil fraternel de qualité, était omniprésente. Hélas, la maladie a gagné la cruelle partie. Le 19 mai dernier, Didier Némérin s'est éteint.

Nous avons visité son atelier et sa galerie de blasons et écus. Nous ne pourrions les décrire tous et leur reproduction ici même en noir et blanc serait sacrilège. Pour la couverture en quadrichromie de ce numéro, nous avons choisi un blason qui porte cette devise latine chère aux initiés : « *Visita Interiorum Terrae. Rectificando Invenies Operae Lapidem* » (Visite l'intérieur de la terre. En rectifiant, tu trouveras la Pierre Philosophale). Sachant que cette Pierre Philosophale est étroitement liée aux opérations alchimiques, si nous transposons cette devise dans le domaine de la recherche spirituelle, nous pouvons en déduire un conseil très simple : entre en toi-même et, en rectifiant, tu trouveras la sagesse. En effet, pour les véritables adeptes de la connaissance initiatique, il est évident que tout est en nous et que c'est

seulement en nous, dans l'intimité de notre cœur (voie cardiaque) ou, si l'on préfère, dans notre « jardin secret », que nous pouvons espérer décrypter le message divin et non dans on ne sait quels lieux lointains et légendaires.

Merci, Didier Némerlin, pour tant de talent et d'amour, maîtres de votre œuvre héraldique. Merci et au revoir !

Mais Jean-Marie Gillet sait mieux que nous ne saurions le faire nous-mêmes vous immerger dans ce monde enchanteur de l'héraldisme. Nous lui laissons la parole.

Par Jean-Marie Gillet

### RENCONTRE D'UN MAITRE HERALDISTE : DIDIER NÉMERLIN

Sa maison, vous la trouverez facilement tout au bout de la dernière rue du village, là où la venelle se change en chemin forestier. C'est la dernière maison, elle est sobre et jolie. Après il n'y a plus rien que les bois. C'est là qu'habite Didier Némerlin, mon ami l'héraldiste.

Il travaille dans une petite pièce lumineuse, belle et étrange. Elle semble hors du temps. Les livres, souvent somptueusement reliés, les gravures qui pendent au mur, les dessins, les esquisses sur la table, tout traite de l'héraldique. Toute autre préoccupation semblerait ici étrangère, voire incongrue.

Mon ami dessine des blasons depuis plus de trente ans et au fil du temps la curieuse alchimie qui transforme un homme en artisan a travaillé tout son être et lui a donné la maîtrise totale de cet art qui s'apparente aussi à celui de l'enlumineur et du miniaturiste : le trait d'encre est devenu étonnamment précis, les couleurs, les dorures, les argentés participent à la même harmonie. L'infinie variété des écus, des meubles, des heaumes, des supports, des tenants, des colliers, des banderoles et listels à devises, quelles que soient leurs compositions, s'agencent les unes avec les autres pour former des œuvres élégantes et parfaites.

Didier m'a raconté l'étonnante genèse de sa vocation. Il avait suivi une formation de graphiste qui aurait dû le mener loin de là dans le monde bariolé

et tonitruant de la publicité. Sa destinée fut tout autre car il a toujours été attiré par les symboles et les mystères qui restent cachés à ceux qui ne les regardent que superficiellement.

Ainsi le chant étrange de la langue héraldique qui semble hors du temps devait évidemment le fasciner. Nous habitons lui et moi sur les terres d'un vieux comté dont, au Moyen Âge, les seigneurs querelleurs en guerroyant promenaient leurs blasons sur tous les champs de bataille de l'ancienne Lotharingie. Quand ils joutaient, les hérauts proclamaient :

*Namur est d'or au lion de sable armé  
et lampassé de gueules,  
couronné d'or, à la cotisse de gueules brochant sur le tout.*

On ne peut rester insensible à l'archaïque beauté de ce langage. Tout un monde de chevalerie, de féodalité renaît derrière ces sons venus du fond des âges.

Didier Némerlin décida un jour de mettre sa passion du dessin précis au service de l'héraldique et prit donc la succession des maîtres d'autrefois qui composaient les armoriaux de la noblesse et des villes. Il est devenu maître en son art et ses pairs le reconnaissent.

Avec une infinie patience, il a cherché la perfection, la voyant toujours devant lui fuyante et insaisissable, alors que tous ceux qui se penchaient sur ses dessins les croyaient marqués du sceau de la beauté parfaite. Dans cette quête sans fin de l'inaccessible perfection, maître Némerlin a gagné sa pierre philosophale : « la sagesse » suivie de sa fidèle compagne « le bonheur ». Il s'est donné la devise qui définit son art de vivre : *Amore non vi*.

Cependant le malheur n'a pas manqué de mettre cette sagesse à l'épreuve de la souffrance. Le cancer qui l'assaillait avec son cortège de douleurs et de médicaments lourdes n'avait pu détruire son âme. « *Tout m'est bonheur* », disait-il. Je suis persuadé que cette inlassable recherche de la beauté parfaite donnait des forces à tout son être et repoussait chaque fois les assauts de la maladie.

L'héraldique ouvre tout naturellement la porte à toute réalité chargée d'histoire. Maître Némerlin ne pouvait donc rester insensible à la beauté des belles demeures historiques aux frontons armoriés. Il s'est mis à les dessiner avec la même minutie, les entourant des blasons de tous les lignages qui y vécut. Puis un jour, il découvrit le plaisir de réaliser des ex-libris. C'était une détente, une promenade pleine de fantaisie et de surprise dans un art qui n'est pas contrôlé par des règles séculaires et rigoureuses comme celles de l'héraldique. La réalisation d'un ex-libris commence par la rencontre de celui qui veut orner les livres de sa bibliothèque. L'amateur de livres se raconte et l'ex-libris devient un petit tableau énigmatique qui finit par révéler malicieusement les grands moments d'une existence.

Le fil qui va de l'héraldique aux *ex-libris* est bien visible : il s'agit toujours de cette fascination pour les langages symboliques, leurs secrets et leurs silences. Didier Némerlin, le jongleur des symboles, en a magistralement joué pendant plus de trente ans. Sa virtuosité nous remplit d'émerveillement et on finit par se dire qu'il n'est pas étonnant qu'il porte, à peine simulé dans son patronyme, le nom d'un enchanteur.



*Christine Tournier a lu pour vous...*



S'il est un livre que tout chercheur, tout cherchant, se devrait d'avoir dans sa bibliothèque, c'est bien ce volume de 680 pages, d'une extrême densité, qu'Alain Roussel a simplement intitulé **A.L.G.D.G.A.D.L.U.**<sup>1</sup> On ne peut être plus clair quant au sujet étudié, et la qualité de cette somme est à la hauteur des ambitions de l'auteur : consacrer un ouvrage au Grand Architecte, et à lui seul, tout en témoignant de la multiplicité des démarches spirituelles à travers la planète, démarches qui ne

sont que les différents aspects de la recherche de l'Unique, de l'unicité, de l'unité dans la diversité.

L'ensemble – qui pourrait aisément occuper trois volumes « classiques » – est un diptyque consacré, en première partie, au Grand Architecte de l'Univers proprement dit, et en seconde partie, au devoir, à l'action juste et désintéressée, à la gloire de ce Grand Architecte.

L'auteur va intituler d'emblée son premier chapitre « L'Architecte ». On se dit alors que tout est dit en 37 lignes ! Que nenni ! En fait, il s'agit de l'amorce d'une bande de Moebius qui va nous entraîner progressivement, à la fois très au-delà et tout près, au cœur de la Tradition.

Bien sûr que seront traités des thèmes aussi incontournables que les mythes, les rites, les symboles, le déisme et le théisme, etc., mais ceux-ci se voient inscrits dans une logique interne qui ne les éloigne jamais du sujet traité, le GADLU. On comprend immédiatement qu'on ne quitte pas le propos quand les traditions chrétienne, juive, musulmane, égyptienne, taoïste, confucianiste, hindouiste, bouddhiste... sont abordées. Ce n'est guère pour faire savant mais pour mieux nous faire revenir – si tant est qu'on était vraiment parti – à l'essentiel, à la Gnose sous toutes les appellations qu'on peut lui donner à travers les siècles et les civilisations. Revenir à cet éternel divin qui habite tous les vivants.

En s'appuyant sur une très vaste documentation, Alain Roussel nous fait pénétrer les Arcanes de la Quête, insistant, dans la seconde partie, sur les notions de devoir, d'éthique et de morale, qui sont indispensables à

<sup>1</sup> Éditions maçonniques, 2007, 680 pages, 69 €.





l'accomplissement de notre être immortel.

Ce livre est dense, certes, très dense, mais quelle richesse ! Beaucoup de détails mais aucun d'inutile. Combien d'ouvrages périphrastiques pourraient s'effacer devant ce « monument » intelligent, dédié à la gloire de l'Un, animé par une vraie démarche intérieure, que l'auteur nous propose de partager fraternellement avec lui, sans emphase ni apport superfétatoire. Et je dois dire que les paragraphes consacrés aux femmes sont un vrai bonheur quand cela est écrit par un homme !

Voici un livre à ne jamais poser trop loin de soi car on peut y puiser une mine de citations, des explications claires, des références multiples, et surtout beaucoup de bonheur au constat de l'universalité des lois qui nous régissent et nous imprègnent. Ceci pour prendre conscience que nous pouvons, quels que soient nos conditionnements, nos croyances, nos cultures, réintégrer cet Être dont nous sommes tous issus.

### IG a lu pour vous...



Georges Renaud, Félix Éboué & Eugénie-Tell, *défenseurs des peuples noirs*<sup>2</sup>. Spécialiste des biographies, exercice périlleux s'il en est, Georges Renaud nous raconte l'extraordinaire destin d'un couple qui changea le cours de la seconde guerre mondiale. Félix Éboué, Guyanais et petit fils d'esclave, fait ses études secondaires à Bordeaux et son droit à Paris, dans une France post-dreyfusarde. Grand admirateur de Jaurès, il est socialiste, ses camarades l'appellent déjà « l'Africain ». 1922 fut

pour Félix Éboué l'année de tous les dons : il se maria en juin et fut initié à « La France Équinoxiale » de la Grande Loge de France le mois suivant, en juillet, à l'Orient de Cayenne. De Gaulle le nommait « le philosophe humaniste ». Ce grand visionnaire, grand commis de l'État et loyal serviteur, nous a ouvert le grand chemin de la Fraternité et de l'Amour. Puisse nous être nombreux à le suivre dans cette voie. Il repose au Panthéon, non loin de Victor Schoelcher, libérateur des esclaves. Quant à son épouse, Eugénie, initiée au Droit Humain, en Martinique, elle le seconda toute sa vie dans ses recherches et devint, après la guerre, membre du Parlement français.

<sup>2</sup> Éditions Detrad, août 2007, 189 pages, 18 €.

Alexandre de Danann, *Un Rose+Croix méconnu entre le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles : Federico Gualdi*<sup>3</sup>.

(Avec de nombreux textes et documents rares et inédits pour servir à une histoire de la Rose+Croix d'Or). Alexandre de Danann est le « nom de plume » d'un couple de libres chercheurs italiens, auteurs de nombreux ouvrages chez « Arche ». Il présente le premier essai biographique d'un personnage légendaire qui, malgré sa renommée, est arrivé jusqu'à nous en échappant à toutes recherches historiques. Ce fort volume s'adresse plutôt à un public averti, désireux d'approfondir ses connaissances sur une des voies du patrimoine traditionnel et occidental. Gualdi, cité par René Guénon comme un haut initié (supérieurs inconnus ?), « L'alchimiste de Venise », appartient à la même famille que les Saint-Germain et Cagliostro. Connu sous le nom de Federico Gualdi, astronome et mathématicien, c'est un adepte possédant le « secret divin » et l'élixir de longue vie. Son histoire nous est contée, lui qui réalisa une transmutation devant le roi Frédéric II de Pologne. Réputé pour sa médecine universelle mais enquêté par le saint Office, il devint une légende en inspirant de nombreuses œuvres littéraires. Un ouvrage riche des tables des secrets opératifs, alchimiques et magiques des Rose-Croix d'Or.



Jean-Marie Beuzelin, *Benoît XVI, dernier pape ?, la prophétie de saint Malachie*<sup>4</sup>. Des hommes exerçant la divination ont existé, existe et existeront toujours. Si Malachie, douzième et dernier des petits prophètes, contemporain de Néhémie, reprocha aux juifs leur corruption et annonça le messie, il ne peut être confondu avec l'auteur des prédictions, prélat irlandais, qui mourut, à Clairvaux en 1148, dans les bras de saint Bernard. Constitué de 111 devises, on rapporte que sa prophétie est

apocryphe et fabriquée en 1590. Toutefois, Jean-Marie Beuzelin les analyse et nous les décrypte, nous donnant ainsi la position vaticane. En attendant de nouvelles clés, le mystère s'efface-t-il ?

<sup>3</sup> Arche, Milano 2006, 704 pages, 58 €.

<sup>4</sup> Atlantica 2007, 127 pages, 15 €.





Jean-Pierre Bacot, *Les sociétés fraternelles, un essai d'histoire globale*<sup>5</sup>. La préface de Roger Dachez, président de l'Institut Maçonique de France (IMF), nous fait comprendre l'intérêt des « friendly society » ; depuis trois siècles, des sociétés discrètes que l'on nomme « fraternelles » existent. Originaires du monde anglo-saxon, l'auteur, maçon depuis plus de trente ans, nous explique comment ces sociétés fraternelles de francs-maçons sont devenues, selon les lieux et les époques, un cénacle philosophique ou une société initiatique. Un travail original et documenté.

Pierre Prévost, *La spiritualité et ses parodies modernes*<sup>6</sup>. C'est un recueil regroupant des articles publiés, pour l'essentiel, dans la revue de la Grande Loge de France (dont l'auteur fut l'un des dignitaires), *Point de Vue Initiatives* (PVI), qui se veut un instrument de travail indispensable. L'auteur, journaliste de profession, fut l'ami de Georges Bataille (1897-1962), écrivain, fondateur de la revue et de la société secrète « Acéphale » et de Maurice Blanchot (1907-2003), philosophe, qu'il qualifie de nouveaux mystiques. Un chapitre leur est consacré. Influencé par l'œuvre de René Guénon, Pierre Prévost se pose, nous pose, d'entrée une grande et vraie question : « *Primauté du spirituel, mais quel spirituel ?* » Il s'attaque ensuite aux rapports de l'homme avec Dieu au travers du « Cantique des Cantiques », pour nous emmener au XIII<sup>e</sup> siècle à la recherche d'un contemporain de Thomas d'Aquin, Bonaventure. D'un bond nous voilà au XX<sup>e</sup> pour approcher un homme remarquable, que les lecteurs des *Études Traditionnelles* ont lu pendant plus de 20 ans, frère Elie, Elie le moine. Sans oublier de traiter de l'influence de Fénelon sur la franc-maçonnerie du XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi que de Michel-André Ramsay et ses rapports avec la franc-maçonnerie. L'auteur dénonce les pseudo-initiations, puis les errements de la pensée moderne pour provoquer en nous un renouveau spirituel.



<sup>5</sup> Dervy août 2007, 284 pages, 19 €.

<sup>6</sup> Dervy 2007, coll. Pierre vivante, 204 pages, 16 €.

## Jean-William Varlot a lu pour vous...

Scott Peck, *Le chemin le moins fréquenté*<sup>7</sup>. Scott Peck, célèbre psychiatre étasunien, décrit en termes simples et concrets le véritable chemin spirituel pour un chrétien désireux de se transformer intérieurement. Sa grande expérience de psychothérapeute spirituel l'a conduit à proposer des explications et solutions originales vers la matrice intérieure, la guérison de nos dépressions nerveuses et, finalement, la joie intérieure durable. En voici quelques unes :

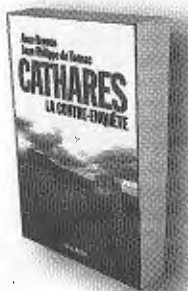


- Le chemin spirituel vers la transformation intérieure pour aboutir à « l'état d'être » est souffrance même pour une personne en bonne santé, non confrontée à des événements extérieurs douloureux. La dépression nerveuse est souvent le signal du début de cette transformation intérieure.
- Le chemin spirituel exige de notre part une forte autodiscipline. En particulier, si nous devons, par exemple, accomplir plusieurs tâches, il nous faut d'abord en premier lieu accomplir celles qui nous paraissent les plus pénibles et les plus urgentes. On remettra à plus tard les plus agréables.
- L'amour vrai, c'est-à-dire au sens spirituel, n'est ni sentiment, ni émotion. Il est un acte de volonté pour aimer le prochain et l'écouter. Selon l'auteur, la plupart des névroses sont dues à l'absence d'attention et d'amour de la part des parents envers leur jeune enfant au cours des premiers mois et premières années d'existence.
- La grâce est une force d'origine cosmique et divine qui nous protège en provoquant des événements heureux ou en nous insufflant l'énergie de l'Esprit-Saint.
- La force vivante de la grâce cherche en permanence à contrer celle destructrice de l'entropie, force de mort et de désorganisation. La paresse et l'ignorance sont les péchés majeurs de l'humanité.
- Le chemin spirituel qui fait appel à la volonté d'amour mène à la vraie joie durable. Mais, auparavant, il nous fait acquérir la maîtrise du mental par la pratique régulière de la méditation.

<sup>7</sup> « J'ai lu » 2007, janvier 2008, 6 €.



*Yves-Fred Boisset a lu pour vous...*



On sait que, en tous domaines, on assiste à un éternel débat (pour ne pas dire... combat) entre les légendes et l'histoire. Et, pour aussi séduisantes que soient les premières, il n'en demeure pas moins que l'étude de la seconde permet d'éviter les égarements et d'emprunter les voies sans issue. C'est pourquoi nous saluons la publication de l'ouvrage d'Anne Brenon et Jean-Philippe de Tonnac dont le titre sobre *Cathares, la contre-enquête*<sup>8</sup> cache une étude très complète et très critique de ce mouvement incontournable qui

émergea soudain voilà huit cents ans et disparut tragiquement dans les conditions que l'on sait. Le catharisme n'est pas un simple mouvement, j'allais dire un caprice, de chrétiens en recherche d'une purification alors que la religion officielle avait déjà prévarié. Certes non, et les auteurs le démontrent pièces en mains quitte à décevoir les amateurs de mythes qui, au fil des siècles, ont tissé un maillage de spéculations fantaisistes. Les auteurs insistent sur le fait que « cet événement [le catharisme] a constitué un tournant majeur dans l'histoire de la France, de l'Église et de l'Europe ». Revisitant cette page de l'histoire médiévale, ils apportent un éclairage objectif sur ce mouvement occitan, sa création, son évolution et sa disparition dans le sang et le feu. Ces cathares, victimes à la fois de l'intolérance d'une église au pouvoir absolu et de la cupidité des seigneurs féodaux du nord de la France, ont marqué en profondeur toute une région et exercé également la verve d'exégètes qui ont trop souvent pris trop grande liberté avec les faits. La vie quotidienne des cathares, leurs aspirations spirituelles, leur ascèse, sont décrites avec justesse et aident à comprendre les finalités de ce courant chrétien qualifié d'hérétique par les autorités religieuses. Nous sortons enfin de l'embrouillamini des multiples thèses contradictoires qui s'affrontaient jusqu'à présent autour de ce que l'on a appelé l'affaire cathare, cela à tort car le catharisme n'est pas un simple avatar de l'histoire de la chrétienté occidentale comme il y en eut tant d'autres. Les auteurs s'attachent à démontrer cet enracinement du catharisme à la fois dans leur terre et dans l'esprit des justes.

<sup>8</sup> Albin Michel, avril 2008, 430 pages, 20 €.

## Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 29 juin 2008

1953 - 1 - 4	1955 - 3	1961 - 3
1964 - 4	1965 - 4	1966 - 3 - 4
1972 - 2 - 3 - 4	1973 - 3 - 4	1975 - 2 - 3
1976 - 1 - 4	1977 - 1 - 3	1979 - 3 -
1980 - 4	1982 - 3 - 4	1983 - 1
1984 - 1 - 3 - 4	1985 - 1	1986 - 1
1987 - 2 - 3	1988 - 1 - 4	1989 - 1
1990 - 4	1992 - 3	1998 - 4
2000 - 2	2002 - 2 - 4	2003 - 3 - 4
2004 - 2 - 3	2005 - 4	2006 - 1 - 3
2007 - 1 - 3 - 4	2008 - 1 - 2	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)  
A partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €

### SOMMAIRES 2007

**N° 1** - Éditorial - À l'abbé Pierre, poème de Victor Varjac - Poème extrait du « Dragon de poussière », de Victor Varjac - Essai sur une gravure tirée de l'œuvre de Jacob Boehme (suite et fin), par Méhiel - Quelques échelles spirituelles d'Occident, par Patrick Négrier - La caverne, par Alain Auger - Dante, notre frère spirituel, par Bernard Liguori - Eros, Thanatos, Dionysos, réflexions sur la vie initiatique, par Marc Bariteau - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (3<sup>e</sup> partie), par Denise Bonhomme - Les deux Saint-Jean, annexe III, par François Bertrand - Les livres et les revues - Les disques, par Daniel Steinbach.

**N° 2** - Éditorial - La tolérance, par Henry Bac - Louis-Claude de Saint-Martin et le calendrier républicain, par Henry Bac - Une cité initiatrice : Florence, par Henry Bac - Un homme pour notre temps : Constant Chevillon (1880-1944) - Les phénomènes paranormaux, par Serge Hutin - Quelques informations au sujet de la « *Fraternitas Thesauri Lucis* », par François Bertrand - Wagner ou la magie de l'opéra (1<sup>re</sup> partie), par Marcel Mollé - Les livres et les revues.

**N° 3** - Poème « Bâti son Temple », par Jean-Elias Benahor - De la nécessité de vivre le sacré, par Christine Tournier - Les Fidèles d'Amour, par Gravitas - Après le départ de M. Chapas, par Philippe Dugerey - « L'Homme de désir » dans l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin, par Robert Deparis - Wagner ou la magie de l'opéra (suite et fin), par Marcel Mollé - À la découverte du mystère divin, par Marie-Gabrielle Janier - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (4<sup>e</sup> partie), par Denise Bonhomme - Les livres et les revues.

**N° 4** - Éditorial - La grande initiation rosicrucienne de Robert Fludd, par Serge Hutin - Une initiation martiniste sous l'occupation, par Robert Ambelain - Salomon dans les traditions ésotériques, par Christian Lochon - La démarche philosophique de Louis-Claude de Saint-Martin, par Jean-Claude Rossignol - Le martinisme dans Balzac, par Émile Ferdar - Témoignage, par Robert Delafolie - Hommage à Papus, par Jean-Christophe Cabotte - Papus, par Maria Lorenzo - Le chien Clovis, par Pierre Guérande - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (5<sup>e</sup> partie), par Denise Bonhomme - Les livres et les revues.



Daniel Steinbach a écouté pour vous...

### Racines et rythmes



#### LES TAMBOURS DU BRONX – LIVE – TDB PROD

Ce groupe, créé en 1987, défilait sur les Champs-élysées en 1989, pour le Bicentenaire de la Révolution. Ils sont demandés aujourd'hui pour des concerts dans le monde entier. Les Tambours du Bronx c'est l'histoire de quelques amis habitant Nevers qui, un jour, se sont mis ensemble à taper dans des bidons métalliques et qui depuis ne se sont jamais arrêtés. Leur musique originale semble interprétée par des forçats (voix et percussions). Il s'agit à la fois d'un spectacle étonnant, visuel de corps musclés transpirants, rayonnants, revitalisant mais aussi une entrée en transe assurée. La puissance est à la fois dans les sons et dans les corps, en une chorégraphie sauvage qui rappelle Jean Gabin dans le film « La bête humaine ».

### Musiques à grande amplitude, dramatiques, emphatiques, émotionnelles



#### FRÉDÉRIK ROUSSEAU – TEARS – MILAN MUSIC

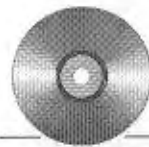
Frédéric Rousseau a suivi une formation musicale classique, parallèlement à des études de physique. Ancien ingénieur sur les armes nucléaires, il est retourné à la musique comme collaborateur de Jean-Michel Jarre puis de Vangelis. Tears est un mélange d'instruments acoustiques, de voix et de musiques digitales de grande qualité accompagnés par un orchestre symphonique. Il en ressort un sentiment de magie avec de belles envolées lyriques mariées à des musiques ethniques africaines ou parfois asiatiques. Ce qui nous donne un CD d'une qualité indéniable.

### Musiques ethniques ou religieuses, ouverture au Sacré



#### TOULOULOU – AQUARELLE – SOUFFLE D'OR

Le groupe Touloulou nous propose une musique équilibrée, entre féminin et masculin (2 hommes 2 femmes en concert, un trio de femmes et un contrebassiste homme sur le CD) et métissée, entre voix et instruments acoustiques, entre jazz et musique ethno entre rythmes et douceur, entre les instruments d'origine occidentale (piano, clarinettes basses, contrebasse), ceux d'origine africaine (Mbira, percussions) et ceux du Pacifique (Didgeridoo). Leur CD « Aquarelle », paru aux éditions du Souffle d'or, nous présente un aperçu de la musique de Touloulou, entre nostalgie et tendresse, murmures et envolées



instrumentales. Une énergie contenant parfois maternelle, caressante, pleine de tendresse. Une belle « musique de la nuit », douce, comme je les aime écouter le soir ou dans la nuit avancée. Apaisante, méditative lumineuse, y compris pour des bains de câlins...

<http://touloulou.compagnie.free.fr> & [www.souffledor.fr](http://www.souffledor.fr)



#### DAEMONIA NYMPHE – KRATAIA ASTEROPE – PRIKOSNOVÉNIE

Troisième CD d'un groupe grec utilisant des instruments de musique de la Grèce Antique, ressuscités par un luthier renommé, mélangés à des sonorités plus rock. Des voix graves d'hommes, pleines d'énergie et des chœurs de femmes aux voix douces et fragiles alternent ou chantent ensemble les dieux grecs (« *Daemon* »). *Krataia Asterope* (la Lumière) nous fait entendre des sonorités parfois fascinantes parfois envoûtantes, roulant circulairement comme des sons de transe.

[www.prikosnovenie.com/groupes/daemonia.html](http://www.prikosnovenie.com/groupes/daemonia.html)

### Phase d'intériorisation, relaxation, méditation



#### HORIZONS INTÉRIEURS – MANTRA ELFIQUE – ARTS ET SPECTACLES

« Ce CD exprime la danse éternelle des énergies féminine et masculine, reliées directement aux symboles universels. » J'ai découvert cette musique qui touche au sacré jouée par deux thérapeutes (elle, relaxologue, lui maître de Reiki et de Yoga) avec des bols en cristal de quartz et un didgeridoo en cristal de verre. En concert, il se dégage une atmosphère merveilleuse avec une sensation d'expansion de l'Univers, d'appel d'esprits bienfaisants. Leur CD nous fait entendre des sons d'une finesse exquise et d'une fréquence vibratoire élevée qui mettent naturellement en transe. Une musique de soin subtile, qui agit sur les centres énergétiques. à utiliser sans modération.

[www.horizons-interieurs.net/](http://www.horizons-interieurs.net/)



#### HEAVENLY DUDUK – DJIVAN GASPARYAN – WORLD NETWORK

Ce beau CD nous fait goûter le son chaud et triste du Duduk, sorte de « bombarde ». Un enregistrement plein d'âme dans lequel on se laisse glisser dans l'émotion et la douceur. Divinement (*heavenly*) duduk, cet album porte bien son nom, surtout, quand au troisième morceau, le maestro chante avec sa voix tragique. On se sent consolé, cajolé, contenu dans des bras qui nous réchauffent.

## L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle  
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

### Bulletin d'abonnement 2008

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site [www.initiation.fr](http://www.initiation.fr)  
et à envoyer rempli, signé

et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

### Revue L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau  
92400 COURBEVOIE

Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS

IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033

BIC : PSSTFRPPPAR

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un an  
(janvier à décembre 2008)

4 NUMÉROS PAR AN

à dater du premier numéro de l'année 2008

Nom..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Commune.....

Date \_\_\_/\_\_\_/200\_\_ Signature.....

### Tarifs 2008

France, pli fermé ..... 30 euros

France, pli ouvert ..... 27 euros

U. E. - DOMTOM ..... 35 euros

Étranger (par avion) ..... 42 euros

ABONNEMENT DE SOUTIEN .. à partir de 43 euros

**Nota :** Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

## INFORMATIONS



baglisTV est une « télévision sur internet » qui propose des exposés traitant de la tradition, de l'ésotérisme.

Tous les visiteurs peuvent accéder aux cinq premières minutes de chaque exposé.

Pour voir l'intégralité des exposés, il faut s'acquitter d'un abonnement mensuel (7,5 € par mois).

Les derniers exposés publiés par « Baglis.tv » sont :  
« Jung et l'avenir de la franc-maçonnerie », par Jean-Luc Maxence ;  
« Les cathares : la contre-enquête », par Jean-Philippe de Tonnac ;  
« Le théosophe de Francfort, Johann Friedrlich de Meyer », par Jacques Fabry ;

« Les sept prophétesses », par Marie Vidal ;  
« Mouvements druidiques en France aujourd'hui », par Anne Ferlat.

Pour plus d'informations, rendez-vous sur [www.baglis.tv](http://www.baglis.tv)

### « LE GERME »

fait relâche en juillet, août et septembre.

Les réunions reprendront le mercredi 8 octobre.

Les programmes du « Germe » peuvent être consultés sur le blog  
<http://yves-fred.over-blog.com>